SUPER DOCUMENT
ROCK

JIMI HENDRIX

POSTER GÉANT

D'ALICE COOPER

JOU
89

POP ROCK
Jeunesse

VOL. 4 NO 14 26 JUILLET 1975 50¢

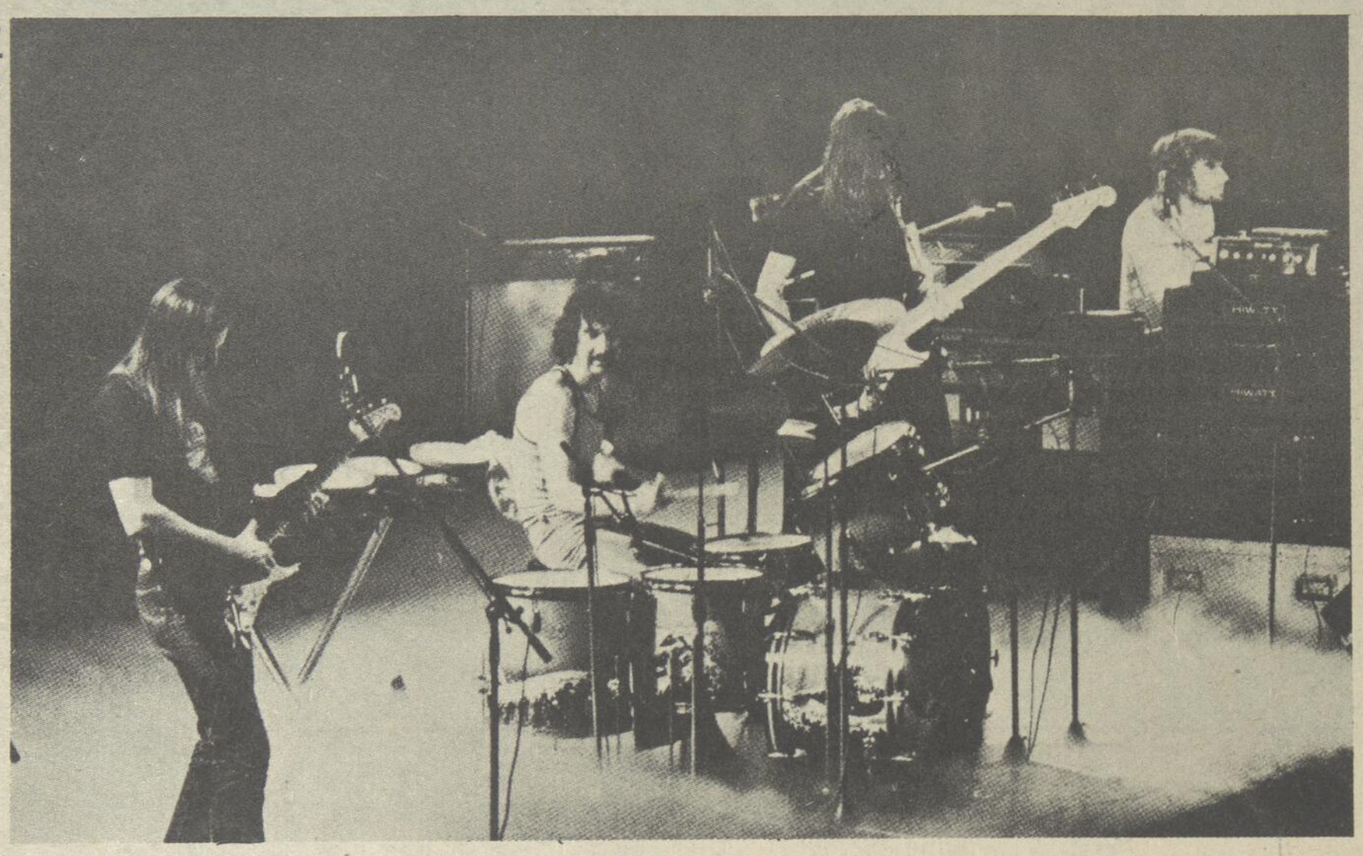
le show de PINK FLOYD dans toute sa splendeur

- BEATLES
- SPARKS
- KRAFTWERK
- ELO
- MICK JAGGER

LA VIE ET L'OEUVRE DE PAUL McCARTNEY

PINK FLOYD

un groupe majestueux dans toute sa splendeur



Depuis deux ans, l'équipement s'est modernisé toujours plus

Le concert qu'a donné la célèbre formation britannique Pink Floyd à l'Autostade devant plus de 40,000 personnes marquera sans doute l'histoire de notre ville. D'abord, parce que pour la première fois à Montréal, un tel nombre de jeunes ont su se comporter en vrais champions, en participant. Si cette masse confuse à surpris tous et chacun, on le doit à l'ambiance fort particulière de ce vaste terrain de jeu qu'est l'Autostade. Cette ambiance, avant tout très froide a servi à ne pas suréchauffé les esprits de quelques uns. Et pourtant, même si le manque de communication régnait, les amateurs ont su transformer le vaste stade en domaine chaleureux et acceuillant quelques heures plus tard.

C'est sous les étoiles et une température excédant les quelques 22 Celsius que s'est ainsi déroulé le premier concert de Floyd depuis mars 74 à Montréal. Pour cette troisième visite, les Floyd avaient préparés une mise en scène que tous qualifiaient de phénoménale. La publicité entourant le concert a d'ailleurs grandement influencé l'amateur moyen qui redoutait quelque peu le mystérieux Pink Floyd. On parlait de pyramide géantes, d'explosions fréquentes, de système de son tétraphonique, de performance magistrale. Mais voilà, tous ce qu'on annoncait ne s'est effectivement pas concrétisé. Et alors que les quelques dizaines de milliers de spectateurs s'attendaient à l'évennement du siècle sur la scène musicale, ils ont dû se rendre à l'évidence même: ce fut un show bien ordinaire quoi qu'on en dise.

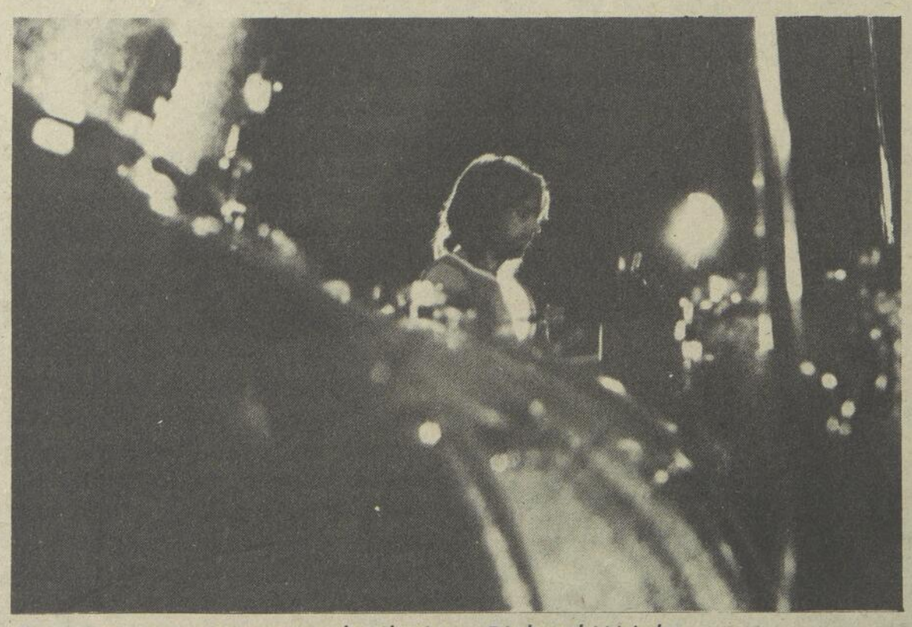
PAS DE PYRAMIDE...

Tout d'abord, il y eut ces quelques amères déceptions qui sont venues gacher cette future toile sonore. Quelques jours avant leur performance à Montréal, le groupe s'est produit à Pittsburg où s'est déroulé un tragique incident. Au programme, il y avait cette énorme pyramide qui depuis quelques semaines faisait la manchette de tous les journaux de la ville Vers la fin de "Éclipse", elle devait se gonfler pour ateindre des proportions gigantesques. Or, lors du concert à Pittsburg, quelques malencontreuses erreurs de la part des techniciens ont fait en sorte qu'elle explose en mille et uns morceaux. Il fut donc impossible de présenter cette partie du concert à Montréal.

Puis, il y avait cette scène large de 50 pieds et longue de 60. Les organisateurs lancaient au public l'avertissement que quelque soit la place occupée par le spectateur, la scène est concue afin que ce dernier voit bien. Or, dans mon cas je n'ai pas vu une seule fois les claviers de Richard Wright ou le saxophone de Dick Parry. Et je suis certain que plusieurs durent admettre qu'il s'agissait là d'une fausse affirmation.

Cependant mis à part ces quelques petits troubles d'ordre technique, l'atmosphère devenait toujours plus propice à l'étalement du génie des quatres musiciens sur scène et vers les neuf heures, sans le moindre avertissement, les quatres Floyd se glissent lentement sur les plate-forme, droits comme des soldats, visiblement tendus mais souriants. A l'extrème droite, le guitariste David Gilmour ajuste pour une dernière fois ses micros et appareils. A sa gauche, derrière un amas de grosses caisses brillantes, Nick Mason vêtue très légèrement et arborant toujours fièrement ses longues moustaches. A ses cotés, le dynamo du band, la bougie d'allumage, bref le pilier musical, Roger Waters qui solidement porte au cou sa basse. Puis complètement de l'autre coté, devant près de cinq claviers, Richard Wright, la quatrième partie du Floyd.

David Gilmour



Derrière une montagne de claviers, Richard Wright

Derrière eux gît un réflecteur circulaire soutenu par une soucoupe argentée. Puis au dessus, une vaste toile réflectrice servant d'écran et aussi ronde qu'une balle forment un angle de 45* degrés avec la scène. Enfin de chaque coté, les parois de la scène. Enfin de chaque coté, les parois de la scène sont envahis par des montagnes de haut parleurs.

UN BREF APERÇU

C'est par un nouveau morceau que Pink Floyd a décidé d'amorcer son spectacle. N'ayant pu retenir le titre, je puis cependant certifier qu'il apparaitra sur le prochain microsilon qui incidamment doit paraître très bientôt. Bientôt, la scène est recouverte de fumée blanche. Désormais, il fait noir, le soleil venant tout juste de se coucher pour laisser sa place à une lune quasie pleine.

C'est Roger Waters qui chante bien que toute l'attention est centrée sur David Gilmour qui exécute un soli merveilleux. On voit d'ailleurs à quel point la musique du groupe est centrée sur ces passes de Gilmour. Sans l'avènement de la guitare électrique, il n'y aurait sûrement jamais eu de Pink Floyd.

Les applaudissements sont cependant rationnés. Il est bien visible que personne ne peut embarquer dans le trip de Pink Floyd après une seule courte pièce. Et c'est celle qui suit qui servira à dégeler (ou geler encore plus) l'assistance. "You've got to be crazy" semble en être d'ailleurs le titre. Les paroles chantées par Gilmour sont inaudibles mais ses solos deviennent de plus en plus enchanteurs. Aussi, le morceau laisse la voie libre à Gilmour et Waters qui se lance dans une série d'harmonies vocales passablement réussies.

Jusque là, Pink Floyd semble décevant. Il lui manque quelque chose, une pièce qui servira à faire pleinement participer la foule. C'est alors que Waters introduit le morceau suivant écrit en l'honneur de l'ex-Pink Floyd, le génie-fou Syd Barrett. Pour la première fois de la soirée, Dick Parry nous gratifie d'un copieux solo de saxophone. La première partie du morceau me paraît lente mais elle servira d'excuse pour cette magnifique

POP-ROCK Jeunesse

Publié par les Productions G.L.
8381 Haut d'Anjou, Montréal 437
Éditeur et Directeur: Jean-Jacques Bertrand
Abonnement annonce et rédaction 353-9207
Rédaction: Mario Lefebvre Jacques Landry, Robert Rivest
Collaborateurs: Benoît Chouinard, Pierre Lacroix, Siméon Pacifique
Photographe: Henry J. Kahanek
Montage: Compica Inc.
Distribution: Les Distributions Éclair, 8320 Place de Lorraine, Ville d'Anjou **353-6060**
12.50 par année
Courrier de deuxième classe: enregistrement no. 2757
Dépôt légal: Bibliothèque Nationale du Canada

fresque visuelle qui orne le stade. 45000 personnes sur leurs pieds avec au bout de la main une torche ou un briquet enflammé. L'effet est indescriptible, l'harmonie régne désormais.

UNE INTERMISSION MAL PLACÉE

La seconde partie du morceau permet à Gilmour de se lancer dans des breaks plus heavy que jamais. On croirait presque entendre Deep Purple mais c'est pourtant bel et bien Pink Floyd qui occupe la scène. Leur musique est devenue beaucoup plus commerciale qu'auparavant, il faut l'admettre. D'ailleurs, ces nouvelles conpositions sont dans la même veine que celles de "The Dark Side of the Moon", un style qui en a surpris plusieurs lors de la parution du long-jeu. Une simple conparaison entre "Ummaguma" et "Dark Side" vous convaincra que Pink Floyd s'est soudainement tourné de façon radicale vers une autre forme musicale. Mais, il semble bien que ce soit cette nouvelle musique qui a fait d'eux, les véritables super-vedettes qu'ils sont devenus.

Au cours du morceau, l'emploi du système tétraphonique est maximisé. C'est surtout au niveau des guitares que les jeux d'échos et de voyagements s'effectuent le mieux. Quant aux claviers, ils ne prendront le dessus que pendant quelques pièces de "Dark Side of the Moon".

Et pour terminer cette première partie, les Floyd actionnent la vaste boule métallique placée derrière eux qui servire à réflecter les quelques rayons lumineux projetés en son endroit. Soudainement, la musique arrête et Waters annonce une courtes pause de15 minutes. Au premier abord, l'idée d'arrêter de cette manière un show qui devenait de plus en plus convaincant, de casser soudainement ce que Floyd montait depuis déjà 45 minutes m'a parue inconcevable. Ce n'est que par la suite que je dus approuver un tel geste puisque pendant ces quelques minutes, une vingtaine de roadies se sont emparés de la scène pour y placer de nouveaux décors, et ajuster les quelques 30 tonnes d'équippement. L'un d'eux en profita pour redresser l'immense toille circulaire se trouvant au dessus de leurs têtes.

DARK SIDE OF THE MOON: "LIVE"

La seconde moitiée s'amorce avec le visionnement d'un film montrant clairement un oeil. "Speak to Me" amène l'euphorie dans l'assistance, c'est la moment de "Dark Side of the Moon". S'enchaine aussitôt, le sublime "Breathe" qui est chaleureusement reçu par la foule.

Puis à nouveau, des images remplissent l'écran. Un mélange de scènes, se déroulant pour la plupart dans un hôpital. On est situé: l'action de "The Daek Side of the Moon" a lieu dans un hôpital. "On the Run" relate ainsi les périples d'un homme en avion qui lentement sombre vers un écrasement fatal. Et justement alors que tout doit exploser (cf-On the Run vers la fin), une avion longue de 20 pieds provenant de nulle part s'écrase sur la scène où les quatre musiciens reproduisent calmement le morceau. C'est le délire, la foule n'en peut plus. Personne ne pouvait prévoir une telle mise en scène.

Mais la musique n'a pas cessé une seule seconde. Les Floyd enchaînent avec le superbe "Time" où sur l'écran sont apparus des centaines de petits cadrans qui volent (...). La guitare de Gilmour est plus nerveuse que jamais, elle est maintenant prédominante. "Time" nous apportera aussi pour la deuxième fois ce soir là, ces énormes nuages de fumée blanche où seules les têtes des membres se font voir. À présent, les deux choristes noires ont rejoints les quatres Floyds.

"The Great Gig in the Sky" servira à concentrer les regards sur les deux demoiselles alors qu'elles s'efforcent tant bien que mal de reproduire le très beau solo pour une voix qu'on retrouve sur l'album. Le morceau permettra aussi d'apprécier l'excellent travail de Wright au piano. Tout comme ses confrères son jeu est économe et précis.

Le film se continue toujours. Pendant cette pièce, on voit quelques scènes aériennes qui servent à nous transporter dans l'espace. La première face se termine sur ces quelques notes.

MONEY MONEY MONEY

Suivant l'ordre logique imposé par l'album, c'est "Money", le plus gros, le seul d'ailleurs, simple de Pink Floyd qui suit. Lorsque les premiers sons de caisse enregistreuse se font entendre, le public réagit aussitôt fort favorablement. Mais la version ici présentée fait quelque peu pitiée. C'est Waters qui doit assurer la ligne mélodique de base pour permettre à Gilmour de se lancer dans un de ses solos électrisant. La pièce manque de mordant mais est tout de même admirablement présentée. A l'arrière sur le vaste écran, des scènes se relatant toutes à l'argent sont présentées. Il serait inutile de décrire spécifiquement toutes ces images puisqu'elles ne peuvent porter à réagir que seulement lorsqu'on les visionne.

Cette pièce m'a aussi fait profondément réfléchir. Et ici j'ouvre tout grand une parenthèse que je m'empresserais de fermer. Pink Floyd semble plus que jamais préoccupé par l'aspect monétaire de la musique. Il y a tout d'abord cet énorme scène valant quelques millions. Puis, il y a cette nouvelle musique, plus commerciale qu'auparavant (à l'exception de "Dark Side" évidemment). Pink Floyd n'a plus le goût de jouer, c'est du moins l'impression que j'ai eue l'autre soir, ils l'ont fait parce qu'ils le devaient...

C'est "Us and Them" qui succède à Money. A la surprise de tous, on a omis le superbe soli de saxophone du début et pourtant Dick Parry est sur la scène, c'est un oubli fort probablement. Chaque spectateur peut rechercher la signification qu'il veut car le film projeté à l'arrière est bourré de messages.

"Any Colour you like" nous permet d'entendre à nouveau le très beau travail de Wright aux synthétiseurs mal servi par une affreuse sono. Mais ces problèmes seront très vite réglés et tout rentrera dans l'ordre.

Et déjà, c'est "Brain Dammage" qui nous est présenté. Cette fois, le film superbe rehaussera cet instrumental. Au niveau vocal, on dénote une fatigue évidente chez les voix de Gilmour et Waters. Les harmonies sont chancelantes mais convenable. Mais la surprise de ce morceau demeure la reproduction fidèle des rires sadique entendus sur le pressage. Jaillissant des deux montagnes de haut parleurs placés de chaque coté des estrades, ces sadiques rugissements ont pris la plupart par surprise.

"Eclipse" marque la fin de cette frand oeuvre. Après une version moyenne, Waters lance au plublic "That's all, thank You". Le spectacle est thériquement terminé. Mais après une dizaine de minutes de cris hystériques lancés par la foule, Pink Floyd nous revient et introduit "Echoes", le chef d'oeuvre de la soirée.

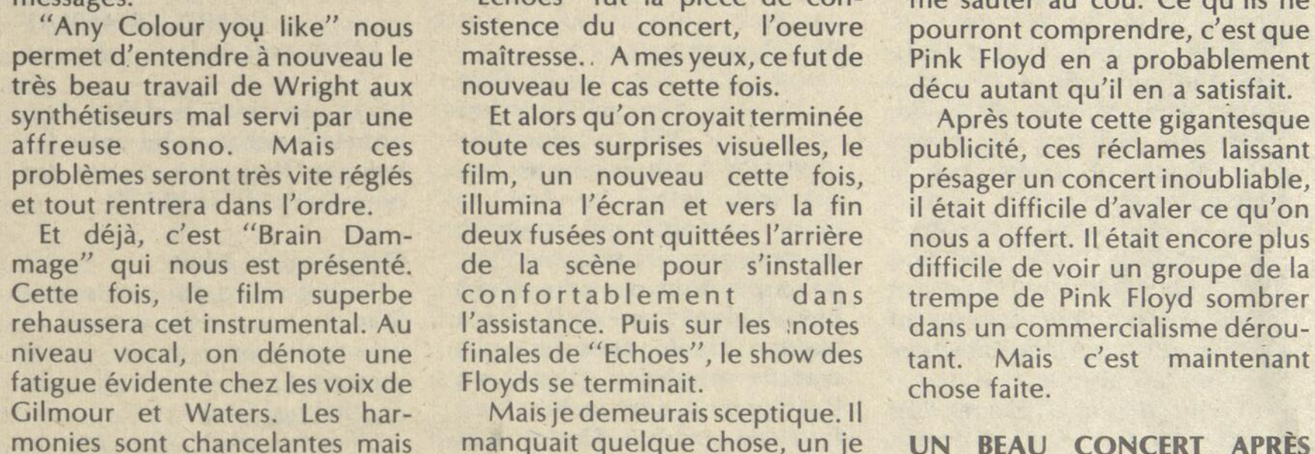
UN RAPPEL "À LA PINK FLOYD"

Quand Pink Floyd donne un rappel, c'en est tout un. Plus de vingt cinq minutes où se sont admirablement mêlées de riches et somptueuses sonorités. Un Pink Floyd solide et à l'aise dans cette musique qui est au fond la sienne, la vraie. Lors de leurs première visite, il y a trois ans, "Echoes" fut la pièce de consistence du concert, l'oeuvre maîtresse.. A mes yeux, ce fut de nouveau le cas cette fois.

Et alors qu'on croyait terminée toute ces surprises visuelles, le film, un nouveau cette fois, illumina l'écran et vers la fin deux fusées ont quittées l'arrière de la scène pour s'installer confortablement dans l'assistance. Puis sur les notes finales de "Echoes", le show des Floyds se terminait.

Mais je demeurais sceptique. Il manquait quelque chose, un je ne sais trop quoi. C'aurait pu être un tout petit mot de français, ou encore plus de surprises ou même encore plus de nouvelles chansons. D'ailleurs l'idée de jouer "Dark Side of the Moon" au complet pour ensuite accorder une maigre place au nouveau matériel m'a parue absurde. J'ai dès lors senti que Pink Floyd ne s'occupait plus vraiment de sa musique, il voulait populariser une oeuvre que avait déjà fait ses preuves de peur d'essuyer une méchante raclée avec les nouvelles pièces. C'était une porte de sortie facile...mais sûrement couteuse. Il faut le dire, les vieux fans de Floyd, ceux que n'ont pas aimé "Dark Side of the Moon" mais qui raffollait de "Ummaguma", "More" ou "Atom Heart Mother" en sont probablement sortis déprimés, choqués voire. Comment passer au dessus d'un passé aussi imposant sans lever même le sourcil? Et pourquoi accorder tant d'importance à l'autre. Les nouveaux admirateurs, ceux de la vague "Money"... voudront sans doute me sauter au cou. Ce qu'ils ne pourront comprendre, c'est que Pink Floyd en a probablement décu autant qu'il en a satisfait.

Après toute cette gigantesque publicité, ces réclames laissant présager un concert inoubliable, il était difficile d'avaler ce qu'on nous a offert. Il était encore plus difficile de voir un groupe de la trempe de Pink Floyd sombrer dans un commercialisme déroutant. Mais c'est maintenant chose faite.



Sur scène: David Gilmour (à gauche), Nick Mason et Roger Waters

UN BEAU CONCERT APRÈS TOUT

Poutant si on regarde l'aspect superlatif du concert, on s'apercoit vite qu'il s'agit là de l'un des plus beaux jamais présentés à Montréal. Je suis donc, et ce depuis plusieurs heures, réticent à porter un jugement définitif sur un tel show. J'ose plutôt offrir à mes chers lecteurs l'alternative de réfléchir, mais vraiment là, à savoir si ce plus récent tableau sonore de Floyd a apporté quelque chose de nouveau. Et si cette prétention qui les caractérisaient avait sa place.

Pink Floyd est venu, puis reparti Il a laissé derrière lui plusieurs souvenirs. Il en a fait réfléchir plusieurs quant à sa place présente et future dans le monde de la musique progressive. Il a étalé toute sa splendeur devant une foule record. Il a probablement pu ajuster son statut de super groupe.

Cette tournée nord-américaine est très importante pour le Floyd. Les résultats finaux nous parviendront sous peu. D'ici là, on peut toujours continuer de se régaler de "Dark Side of the Moon" ou de ceux qui l'ont précédé, quelque soit votre choix

MARIO LEFEBVRE

Sous les feux, un Pink Floyd qui se cherche

OPINION

VAN DER GRAAF GENERATOR

Salut.

Il serait plus qu'intéressant de publier un article complet (une page) sur le groupe Van Der Graaf Generator, un groupe fantastique mais malheureusement trop peu connu parce que faisant une musique trop intellectuelle mais d'une poésie superbe. Un gars comme Peter Hammill, ayant une voix aussi pénétrante ne peut rester étranger plus longtemps à la masse québecoise, d'autant plus que le Generator s'est reformé dernièrement (d'après "Extra") avec les mêmes musiciens c'est-à-dire, Nic Potter, Guy Evans, Hugh Barton, David Jackson et Peter Hammill.

NDLD: Nous prenons ta suggestion sans hésiter et pour cette raison, tu devras t'attendre à un reportage sur ton groupe préféré d'ici peu.

PAS D'ACCORD

Pour répondre à la lettre de M. Amateur de bonne musique...

Premièrement si votre gars ne sort pas, ne bois pas, ne fume pas, se drogue pas, ben tant mieux pour vous.

Deuxième pour répondre à votre question Qui est Peter Gabriel? qui est ce drogué, ce poilu (drogué, comment le savez-vous?) c'est le chanteur et flûtiste de Genesis, un groupe assez fantastique.

Troisièmement, oser dire que Véronique Samson est plus pute que Mireille Mathieu, c'est pas mal fort. Au moins Véronique ne copie pas la musique des autres.

Quatrièmement si Pop Rock se mettait à faire passer Tino Rossi ou Paolo Noel dans son journal, y'en vendrait juste un (pour vous, monsieur amateur de bonne musique...)

Enfin, je tiens à féliciter Pop Rock pour son idée de faire un article en quatre parties sur Genesis.

Roland Lamer (un vrai amateur de bonne musique)

MISE AU POINT

Je crois que monsieur l'amateur de bonne musique (Vol 4 no 9) (il n'ose même pas signer son nom) s'est mis un doigt dans l'oeil quand il a pensé que Pierre Brochu voulait dire que Mireille Mathieu était une putain(?) Je pense que Pierre a voulu dire que ce n'était pas le style de Mireille Mathieu de chanter le thème de "Il était une fois dans l'ouest". Ce film où l'on voit Claudia Cardinale dans le rôle d'une putain qui veut revenir dans le droit chemin. La chanson de Mireille est basée sur ces faits, d'où le surnom de pute à Mireille.

Je suis donc d'accord avec Pierre sur le fait qu'on démolise les oeuvres de Morricone. Que diriez-vous monsieur l'amateur de bonne musique si par exemple Peter Gabriel, ce drogué (?) comme vous le dites si bien, chantait des tounes de Fernand Gignac ou bien de Paolo Noel, Atroce n'est-ce-pas? A vous écoeurer de la musique pour toujours...

Pour finir j'aimerais savoir pourquoi vous vous attaquez aux jeunes. Si vous avez réussi à élever votre garçon si bien, tant mieux pour vous et pour lui. Mais que voulez-vous, les jeunes d'aujourd'hui aiment l'aventure et ils ne se contentent pas de vivre cloitrés AMEN. Et puis si on vous écoutait et qu'on mettait tous les fumeurs de pot en prison, pourquoi pas aussi ceux qui boivent. Enfin bref moi, je ne fume pas, je bois pas, je ne sort pas, je ne mange pas, je vois pas, j'entends pas, je parle pas, mais j'écris.

Merci
Denis Jenkins.

PETER GABRIEL, UN DROGUÉ ???

Peter Gabriel un drogué... quossé ca?... Sachez cher amateur de Saint Gabriel de Brandon... pas parce qu'un qu'un gars a les couettes de cheveux longues ou la barbe mal rasée qu'il va être un dopé. 100% pure grass. OK, il l'est peut-être mais c'est pas tout le monde qui peut ressembler à un tit gars à moman.

Aussi je sais pas ce que Mireille Mathieu et Fernand Gignac viennent faire là dedans, il y a sûrement une erreur. Même plusieurs. Aussi straight que cela puisse paraître... En passant Peter Gabriel est un être sublime (dans toute sa grandeur) et non un dopé. Enfin Genesis produisent une musique sans aucune limite.

PS: Pôvre tit gars.

Salut bien
Chantal Durocher
Village Lafontaine

NDLD: Nous espérons que ces trois lettres serviront à clore ce débat, qui risque de devenir orageux si on ne l'appaise pas tout de suite. Il est bien évident que Pop Rock n'a aucune affinité avec des types comme messieurs Gignac ou Rossi que nous respectons bien tout de même. Quant aux amateurs de Genesis, nous espérons qu'ils ont été satisfaits de la longue série de quatre article à leur sujet. De toute façon, il y a à nouveau des nouvelles du groupe dans la présente édition. N'avez crainte, Pop Rock n'a nullement l'intention de discuter de sujets kétaines dans ses pages.

A PROPOS DE CAMEL

Salut à toute l'équipe de Pop Rock...

Pourriez-vous me faire connaître la discographie du groupe Camel qui enregistre sur étiquette Janus Records distribués par GRT Corporation of Canada.

Félicitations, vous faites du très bon travail (sauf quand vous faites un reportage sur Dylan ou les Beatles, vous devriez parler plus de Camel et de Ekseption...)

Serge Gagnon
Côte Nord.

NDLD: En ce qui concerne, le groupe Camel, seulement deux albums sont disponibles. Tout d'abord, le premier avec la couverture montrant un chameau sortant d'un tunnel et disponible seulement en importation. Puis, il y a bien sûr le plus récent pressage "Mirage" qui lui est disponible en copie canadienne.

VOIR GENESIS ET MOURIR

Je tiens à vous féliciter car pour un journal québecois, vous êtes pas mal au boutte. Pour ce qui est des reportages de Jethro Tull, je vous félicite parce qu'il est très bien fait.

Pour ce qui est des admirateurs d'Elton John, je ne sais pas comment ils font pour aimer un fou semblable qui se dope au bout. Deuxième chose j'apporte mon appui à celui qui dit que le show de Gentle Giant n'arrivera jamais à la cheville du show de Genesis.

DANIEL TREMBLAY
1759 ave. de la Capricieuse

NDLR: Serait-ce le début d'un nouveau débat, celui entre les fans de Elton John et ceux qui ne peuvent le sentir ???

ELP: la sainte trinité

Tout d'abord, j'aimerais vous féliciter pour votre journal et principalement pour votre reportage sur Emerson, Lake and Palmer (Vol 4 no 5)

S'il vous plaît faites moi le plaisir de lire ce que je vous écris sur Emerson Lake et Palmer. D'abord, qui me dit que vous allez me faire le plaisir de lire cette lettre. Pour celui qui a l'audace de dire qu'Emerson, est un tapocheur de claviers, je voudrais lui dire qu'Emerson se classe comme le meilleur, le "1" de son genre.

Je suis très accroché par ce groupe et le genre de musique qu'il produit. Il y a longtemps que je voulais donner mon opinion et c'est pourquoi j'écris cette lettre.

Pour ce qui est D'Emerson avec son orgue qui va à une vitesse de 500 milles à l'heure et son "computer" de 10 pieds de large et 15 pieds de hauteur qui a un son à conquérir le ciel. Quand il joue sur son orgue c'est pour lui un jouet, il le neutralise, il semble tout puissant presqu'un Dieu. Pour moi, il est un Dieu, tu compares avec Rick Wakeman qui se croît un spécimen rare sur son orgue... Emerson est une puissance extraordinaire sur son clavier il est fantastique. Maintenant parlons de Palmer, jouer de tambour, percusioniste de premier ordre. Il a une endurance incroyable et une technique qui sort de l'ordinaire, Palmer et Emerson forment ensemble Dieu le Père et Dieu le Fils. Palmer a une rapidité sur ses drums que personne d'autres réussit à avoir, c'est un génie en son genre.

Enfin Lake le dernier mais non le moindre. Sur sa basse "guitare électrique" il donne à ses cordes une résonnance qui avec l'orgue et le drum donne un genre de musique qui plaît aux jeunes. C'est une résonnance qui semble venir de l'espace, aucun autre son n'est comparable. Emerson le père, Palmer, le fils et Lake, le St-Esprit.

C'est une trinité qui est merveilleuse.

Aucun mot "terreste" ne peut les élever à leur juste valeur. J'espère qu'ils feront encore le même genre longtemps. Cette musique qui me captive pas seulement la tête mais qui occupe l'âme et l'esprit.

C'est extraordinaire. Félicitations

PS: Un spectacle d'eux c'est réellement quelque chose à voir, les premiers concertistes rock...

Mario Jeannot et Réal Langlois
423 12e avenue nord.
Sherbrooke, Québec

GIANT

A qui de droit dans gang...

J'y étais lors du spectacle de Giant au mois de janvier et je ne peux concevoir le fait que le Forum était à moitiée vide... Pour une ville supposément s'y connait en musique, c'est plutôt déplorable. Pourtant au concert d'Elton John, c'était plein. D'accord Elton John, c'est bon mais de là à comparer avec Giant, donc quelle est la raison??? J'en ai vu des spectacles et j'en ai écouté d'la musique. Mais comme celle-là... Rarement, c'est à voir et bien sûr à entendre, Je ne connais pas un morceau de Giant qui ne soit pas bon (et j'les connais tous) Anyway moi je l'ai vu donc tant pis pour les autres...

Je vous écris aussi parce que j'aimerais bien un jour voir un article sur le défunt (y paraîtrait que le groupe s'est reformé) mais immortel Van Der Graff Genertor (malheureusement inconnu) qui est sans doute l'un des plus important musicalement parlant, de toute l'île Britannique (et ce n'est pas peu dire). Je pose la question à savoir pourquoi personne ne s'intéresse à eux et Peter Hammill (cerveau du groupe) lui s'est fait huer à Montréal (en première partie du concert de Genesis) Je crois que l'on a manqué de respect envers celui là même qui a fait de Gabriel ce qu'il est maintenant. Pourquoi n'entendons nous pas de la musique de VDGG à la radio ??? Le groupe a quatre LP et Hammill en a 5 Tabarnik...y'a du choix Anyway c'est ca...

Continuez de travailler car vous êtes les seuls à produire un journal musical québecois valable. C'est pas pire...

Michel

DES SPECTACLES QUÉBÉCOIS

Comme vous le savez tous certainement, le Jardin des Etoiles est situé sur la Ronde au milieu d'un parc d'amusement ouvert tout l'été au grand public.

Kébec Films y a déjà installé ses studios de télévision. Et Kébec Spec a obtenu l'autorisation de la Ville de Montréal et la collaboration de CJMS pour y produire une série de spectacles rock. On y présentera exclusivement des groupes québecois chaque vendredi soir à 8 et 10 heures et chaque samedi à 9 et 11 heures.

Le Jardin des Etoiles semble spécialement concu pour recevoir un jeune public et produire des shows rock. Les 1,400 fauteuils disposés en gradins entourent la scène qu'un écran géant ferme à l'arrière. Et cette salle tout en rondeurs possède un équipement technique et un acoutisque qui satisfait grandement les exigences des musiciens rock et des ingénieurs du son qui y ont déjà travaillé.

Ca ressemble, si l'on veut à un petit Forum en miniature, mais c'est plus aéré l'espace occupé par le public est aménagé de façon plus fonctionnelle et plus confortable.

SPECTACLES À VENIR

* **Toubabou,** Jardin des Etoiles, 11-12 juillet
* **Mahavishnu Orchestra** et **Peter Frampton,** Place des Nations, 12 juillet
* **Alice Cooper,** Forum de Montréal, 13 juillet
* **Chick Corea, Larry Coryell, Gary Burton,** Place des Nations, 16 juillet
* **Jean-Pierre Ferland,** Patriote de Ste-Agathe, 15 au 27 juillet
* **Yes,** Forum de Montréal, 18 juillet
* **Offenbach,** Jardin des Etoiles, 18-19 juillet
* **Joe Walsh** et **All the Young Dudes,** Place des Nations, 19 juillet
* **James Taylor,** Place des Nations, 21 juillet
* **Jeff Beck** et **Greenslade,** Place des Nations, 24 juillet
* **Le Match,** Jardin des Etoiles, 25-26 juillet
* **Dave Mason** et **Poco,** Place des Nations, 26 juillet
* **Pauline Julien,** Patriote de Ste-Agathe, 29 juillet au 3 août
* **Todd Rundgren** et **Iron Butterfly,** Place des Nations, 6 août
* **Beau Dommage,** Patriote de Ste-Agathe, 5 au 10 août
* **Manfred Mann,** Place des Nations, 13 août
* **B.T.O.** Forum de Montréal, 16 août
* **Supertramp,** Place des Nations, 17 août
* **War,** Place des Nations, 20 août
* **Jefferson Starship,** Place des Nations, 25 août
* **Nazareth,** Place des Nations, 27 août
* **Felix Leclerc,** Patriote de Ste-Agathe, 6 septembre.

ELECTRIC LIGHT ORCHESTRA

UNE PERFORMANCE SUPERBE, UNE FOULE HYSTÉRIQUE

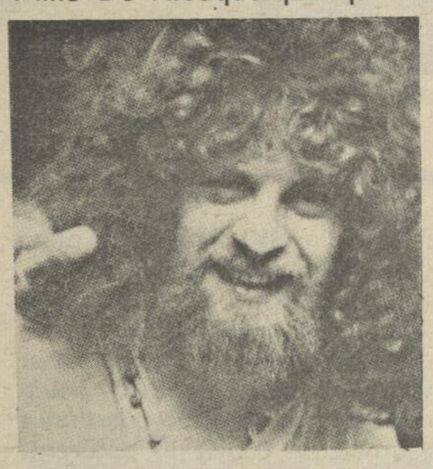
C'est sous de gros nuages menacants que s'est déroulé ce premier concert de la série "Au coucher du soleil" mettant en vedette le groupe britannique l'Electric Light Orchestra. C'est mercredi le 2 qu'aurait dû avoir lieu la représentation mais la pluie se mit de la partie à la grande déception des amateurs et des musiciens qui semblaient visiblement dégoutés. Il fut donc reporté au lendemain soir, le 3 encore une fois sous un ciel incertain.

L'Electric Light Orchestra était presqu'inconnu de la masse à la même date, il y a deux ans. C'est lors de la parution de "On the Third Day" le troisième LP du groupe que ce dernier a pu s'affirmer. Tout d'abord, il y eut le simple "Show-down" puis Daybreaker et Hall of the Mountain King qui jouaient de plus en plus sur la bande FM. Pourtant, ce n'est qu'avec la parution de "Eldorado", cet album magistral, qu'ELO en est arrivé au statut d'attraction vedette. C'est d'ailleurs la première tournée du groupe où il se voit en tête d'affiche un peu partout.

UN RETOUR EN ARRIÈRE

Mais si les présents succès ont mis du temps à venir, ELO lui existe depuis très longtemps. Etant une suite logique du groupe "The Move", Electric Light Orchestra naquit en 1970. Alors formé de Roy Wood (maintenant le leader de Wizzard) de Bev Bevan (le batteur actuel) et de Jeff Lynne, ce génie méconnu, ELO se voulait une expérience nouvelle. Le but principal était de mélanger violons et rock tout comme l'avait fait John Lennon dans "I'm the Walrus". Et pour garder ce son qui allait les caractériser, le groupe devait alligner une section de violons lors des spectacles.

En 1972 apparaît, le premier microssilon nommé "No Answer". Encore un trio, ELO voit son disque rejeté par plusieurs mais jugé fort intelligent par beaucoup d'autres. En 1973, la formation prend de l'expansion alors que quatre musiciens s'ajoutent. Lorsque "ELO II" apparaît, Roy Wood ne fait plus partie du groupe et c'est Mike De Albuquerque qui le



remplace. Désormais Jeff Lynne dirige ELO, il écrit toutes les pièces, les produits et les arranges.

Puis après quelques changements de personnel (pour une troisième fois) ELO enregistre "On the Third Day" Enfin au cours de l'été 74, une nouvelle formation encore plus solide enregistre le majestueux "Eldorado", petit chef-d'oeuvre qui mérite des centaines d'heures d'audition.

DEUX NOUVEAUX MUSICIENS

Cest donc avec tout ce baggage musical que nous est arrivé l'Orchestre de la lumière électrique. C'est aussi avec deux nouveaux musiciens, Kelly Groucett qui remplace Mike De Albuquerque à la basse et Melvyn Gale qui succède à Mike Edwards au poste de second violoncelle. Le mini-orchestre symphonique d'ELO demeure toujours un trio formé de deux cellistes et du violoniste démoniaque qu'est MIK Kaminski.

Le spectacle s'amorce avec une nouvelle pièce qui fera probablement partie du prochain microsillon que ELO vient de terminer en Allemagne. Ce sont les claviers de Richard Tandy qui propagent des sons presque assourdissants. Lorsque les lumières sont en marche, Jeff Lynne tout vêtu de rouge s'avance au devant de la scène afin de procéder à un de ses superbes solis de guitares. Le public les acceuille chaleureusement aussitôt le morceau terminé. Lynne lance alors le traditionnel "It's nice to be in Montreal, euh... merci bocou"... Puis, le groupe entamme le fantastique "Showdown". Il continue avec "King of the Universe" et "Bluebird is Dead". La suite nous propose une brève exhibition par le premier celliste superstar au monde (c'est Lynne qui le dit) Hugh McDowell. Il sait exploiter à fond son instrument afin d'y émettre des sonorités très particulières. Il change constamment son rythme, se lance dans diverses interprétations de morceaux déjà connus, revient au patron initial. Sa performance sera d'ailleurs fort appréciée par un public fort chaleureux.

"ELDORADO"

Lynne annonce ensuite "Eldorado". De l'album, ELO nous offre cinq titres. "Eldorado Ouverture" et "Can't get it out of my head", le plus récent simple amorce cette longue série. S'enchaîne aussitôt "Laredo Tornado" et "Poor Boy" chanté par Groucett. Et pour terminer cette sublime partie du concert, il nous offre la pièce titre ainsi que la finale. Désormais, c'est le délire...

Le show continue avec une nouvelle pièce encore inconnue de tous mais qui brille par les passes de guitares qui la forment. On sent que les membres s'excitent de plus en plus. Ils bougent abondamment, leurs gestes sont moins synchronisés et moins calculés à l'avance. Ils n'en délaissent pas pour autant la musique.

"Great Balls of Fire" suit et le morceau permet aux sept membres de se "lacher lousse" alors qu'ils parcourent tous la scène en courant. Placé entre cette foule de notes, il y a un abassourdissant solo de Mik Kaminski au violon. Et je suis certain que plusieurs ne sont pas près d'oublier cette brève excursion du musicien. Kaminski recut d'ailleurs la plus longue ovation de la soirée, à l'exception bien sûr de celles accordées aux rappels.

Enfin, Bev Bevan y est allé lui aussi de son petit solo, de batterie cette fois. J'ai toujours admiré le style de Bevan mais son solo m'a paru peu inventif, presque plat. Par la suite, les premières mesures de "MaMa Belle" se font entendre. La foule commence à réagir alors que quelques jeunes se mettent à danser. ELO enchaîne tout de suite avec "Day Tripper", cette vieille pièce des Beatles toujours aussi populaires. Cette fois, tous sont sur leurs pieds, tapent des mains ou dansent mais bougent.

"ROLL OVER BEETHOVEN"

Et jusqu'au rappel, les spectateurs n'auront pas une seule opportunité de se rasseoir. Ce rappel, le premier, se fait attendre par une foule devenue absolument hystérique qui ne daigne pas crier à pleins poumons, siffler ou taper des mains en projetant de fracassants "more, more" sur la scène. D'un air triomphant et avec un petit chaud dans le coin du coeur, ELO nous revient pour interpréter ce que tout le monde désire entendre. C'est bien sûr la superbe version de "Roll Over Beethoven" cette grande pièce de Chuck Berry reprise par un peu tout le monde. Lorsque l'intro perce les cris, la foule ne fait que s'agiter plus que jamais. Et pendant près de dix minutes, elle se brasse, danse, crie, rie pour ensuite accorder à ELO une très belle ovation. Elle veut un autre rappel et ELO doit se plier devant ces quelques 5000 personnes en délire. Il nous revient avec un autre "boogie", et la foule "swingne" toujours. C'est une finale triomphante pour ce groupe qui il y a deux ans doutait encore de ses succès éventuels.

Un show superbe du début à la fin. Un jeu de scène restreint, il faut l'admettre mais une musique tellement supérieure, un groupe trop original, une mini-orchestre sympho-rock, plus que convaincante. L'Electric Light Orchestra a triomphé à Montréal. Il a donné un spectacle digne des plus grands groupes, avec un budget relativement pitoyable. Il a su concentrer la foule sur sa musique, son atout le plus convaincant.

"PAVLOV'S DOG"

En première partie, Pavlov's Dog., un groupe qui pourrait aller loin si ils mettaient leur chanteur à la porte. Je crois que je ne pourrais jamais m'habituer à une voix pareille. Du moins pas pour tout un microssilon. Au niveau instrumental, c'est beaucoup plus intéressant. Deux claviers, un violon, une guitare, une basse, un drums et une voix.

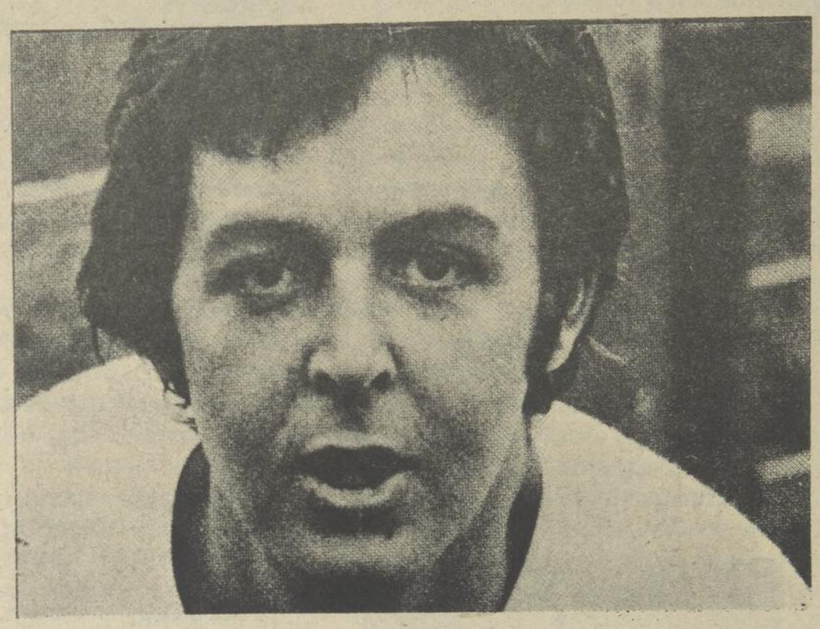
MARIO LEFEBVRE

Pop-Jeunesse, le 26 juillet 1975/6

LA VIE ET L'OEUVRE DE PAUL McCARTNEY

LE BEATLE SOLITAIRE

Des quatre Beatles, Paul McCartney est sans aucun doute celui qui a connu le plus de succès depuis la séparation. Il n'est peut-être pas le Beatle préféré de tous et chacun mais il n'en demeure pas moins le plus populaire. Son disque "Band on the Run" est vite devenu le plus gros microsillon de l'histoire des Beatles. Il a vendu plus de disque que tout autre Beatle, il a donné plus de concerts qu'aucun autre et surtout a connu plus de hits sur la bande AM que ses ex-confrères.



Depuis les beaux jours de Liverpool où il était surnommé la plus belle tête des Beatles, Paul McCartney a toujours su composé des mélodies superbes qui semblent accrocher l'oreille du premier coup. En plus, Paul plaisait aux filles. Il fut donc avec John Lennon le noyau central de cette énorme entreprise surnommée "Beatles". Il avait toutes les qualités d'une supervedette. Sans son apport considérable, les Beatles ne seraient peut-être jamais devenus ce qu'ils sont devenus. Il est peut-être prétentieux d'affirmer que McCartney fut le plus populaire des Beatles. Après tout, John trainait derrière lui, une secte formée de millions de jeunes de toutes races. Cependant, il est hors de doute qu'en 1975, le seul qui a su garder cette magie Beatles, est Paul McCartney.

Paul McCartney s'est intéressé pour la première fois à la musique alors qu'il était très jeune. Au fait, c'est son père qui était chef d'orchestre d'un petit groupe appellé "The Jim Mac's Jazz Band" qui l'introduit un jour dans le monde des notes. C'est au piano qu'il fit ses premières armes alors que sans cesse et sous la surveillance de son père, il pratiquait de vieux morceaux que lui apprenait son père.

UNE ENFANCE PAISIBLE

Mais si Paul s'est montré très jeune intéressé à la musique, c'est justement grâce aux influences musicales provenant de ceux qui l'entouraient. Pour sa part, Paul semblait obsédé par les jeunes filles. Il ne pensait qu'à elles, à l'argent et aux vêtements de l'époque. A ce moment là, il avait environ 14 ans.

Si on remonte au 18 juin 1942, jour où Paul est né, on se rend vite compte que ce dernier vécut une vie passablement calme où seul un évenement majeur vint s'affirmer. En effet, alors qu'il vivait sa quatorzième année d'existence, il eut la douleur de perdre sa mère. Cet événement l'avait si profondément marqué qu'il sombra dans une léthargie, et ce pour les quelques mois qui ont suivis. Par la suite, il tentait tant bien que mal d'oublier le pénible événement. On dit que même aujourd'hui, il ne peut accepter cette mort.

Pourtant avant cet événement, Paul brillait à l'école. Il réussit à conserver une moyenne de 90% en latin lors de sa première année au secondaire. Et sans aucun problème il s'accapara de diplômes d'allemand, de français, d'espagnol et de littérature anglaise.

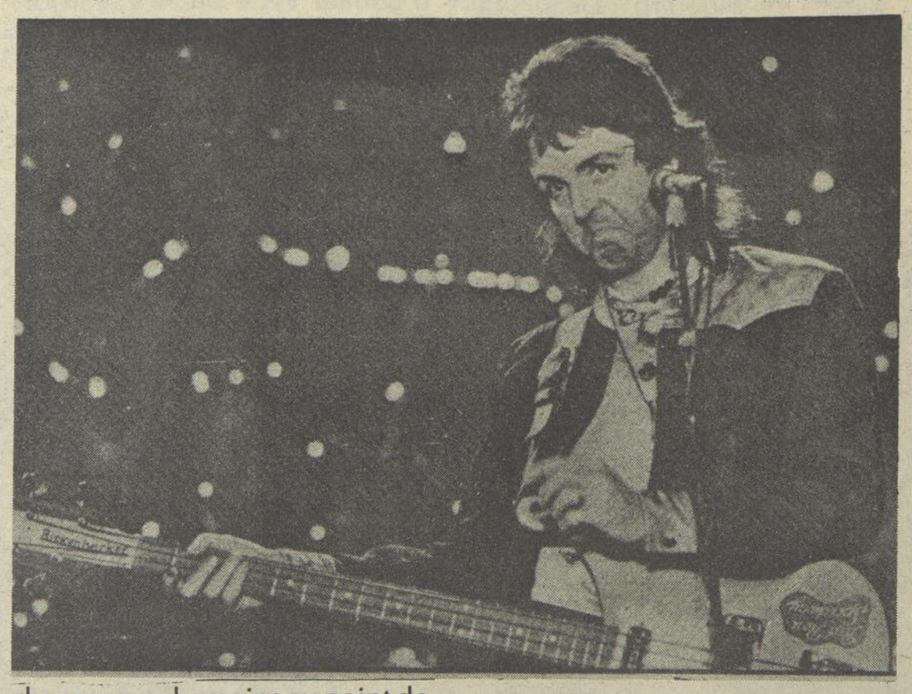
Plus il jouait, plus il rêvait un jour de devenir une vedette, après tout il pouvait de cette façon réaliser tous ses rêves, avoir de l'argent et des femmes.

Paul pour sa part connaissait un jeune bonhomme du nom d'Ivan. Ce dernier fréquentait souvent un certain John Lennon qui veillait au bon fonctionnement d'un groupe appellé les "Quarrymen". Un beau jour, Ivan fit les présentations. Il ne pouvait se douter qu'il venait d'accomplir l'un des actes les plus importants de sa vie et de l'histoire du pop.

Peu avant de rencontrer les Quarrymen, Paul avait commencé à gratter la guitare. Sa première guitare, il se la procura à 14 ans. Vu qu'il était gaucher, il dut apprendre à inverser les cordes rapidement. Et comme il aimait beaucoup les vêtements, à l'aide de ses économies, il se procurait des jeans serrés, vestons de cuirs tout comme ses idoles.

UNE RENCONTRE AVEC JOHN

C'est en 1957, alors que Paul venait de fêter sa quinzième année qu'il se joint aux Quarrymen de John Lennon. Très vite, il dut se rendre compte qu'il était le seul à savoir jouer correctement. Il se chargea alors d'enseigner à ses camarades les quelques trucs qu'il connaissait. Peu à peu, il devenait le "leader" du groupe, du moins au point de vue musical.



Depuis qu'il grattait la guitare, Paul s'adonnait à perfectionner sa voix de temps à autre. Lorsqu'il donna une courte représentation de son savoir-faire devant les autres Quarrymen, il venait par le fait même s'accaparer du poste de chanteur.

Enfin Paul composait ses propres chansons de temps à autre. Très vite, les Quarrymen les incorporèrent à leur liste de morceaux afin de les présenter en spectacle. John qui pour sa part flânait plus souvent qu'à son tour se mit lui aussi à écrire lorsqu'il vit les succès de Paul auprès des autres membres et du public.

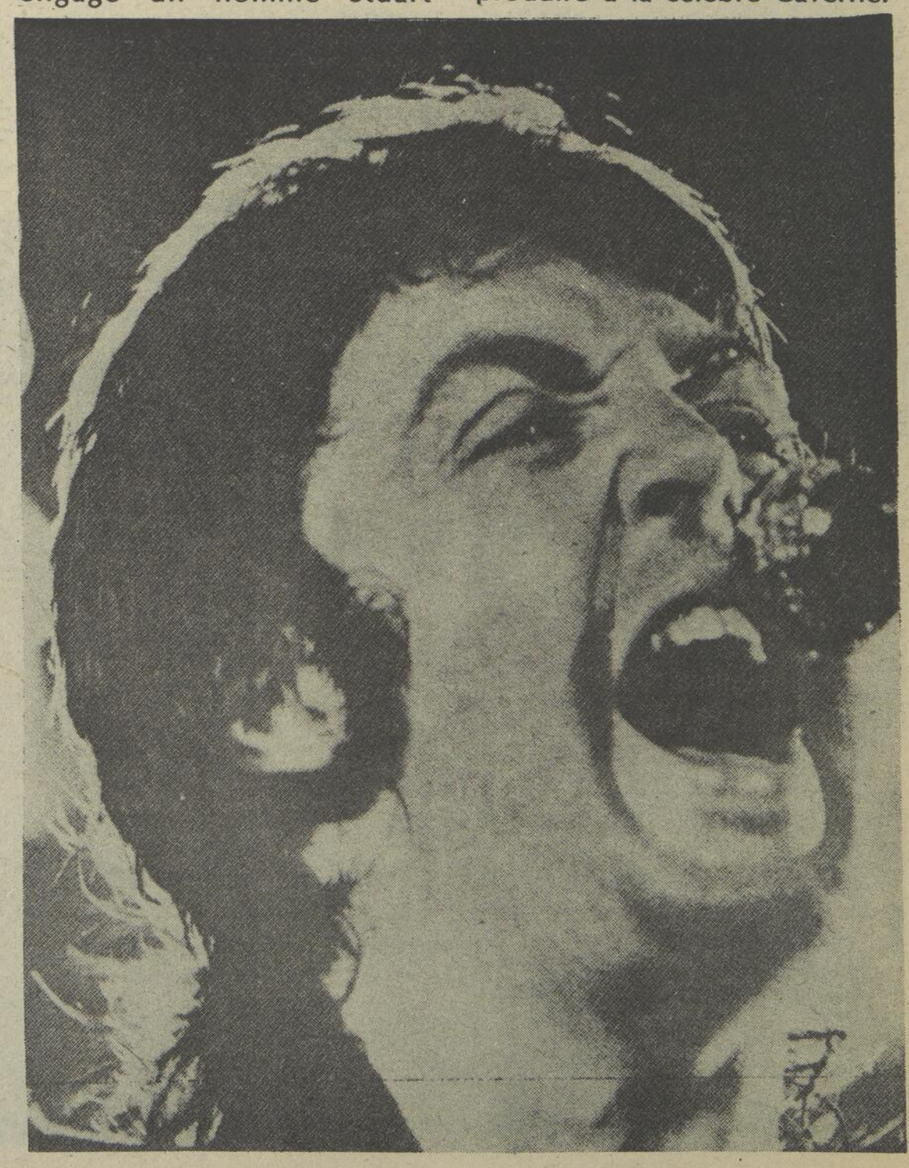
UNE COLLABORATION DIVINE

Bientôt les deux compositeurs attitrés du groupe s'unirent. John allait compléter les pièces de Paul et vice-versa. Cette nouvelle collaboration allait nous apporter des petits chef d'oeuvre comme "She's leaving home", "Love Me Do", ou "She loves You". Désormais, les deux compères allait s'unir définitivement pour former le plus prospère duo de compositeurs de toute l'histoire du rock.

Bientôt les Quarrymen prirent sous leur aile un jeune guitariste du nom de George Harrisson à qui Paul montra tous les trucs du métier. En 1959, il ne restait plus que trois Quarrymen: John Paul and George. Ils se baptisèrent alors "Johnny and the Moondogs". Le succès ne fut pas vraiment de la partie, et pour cette raison lors du retour d'une tournée en Ecosse ils optèrent pour l'appellation "The Silver Beatles". Comme bassiste (Paul tenait alors la guitare) John avait engagé un nommé Stuart Stuccliffe. Et comme batteur on demanda à un vieil ami du nom de Pete Best.

DES PREMIERS ENGAGEMENTS

De fil en aiguille, les Silver Beatles devinrent les Beatles tout court. En 1962, les cinq bonhommes se rendirent à Hambourg en Allemagne afin de se produire à la célèbre Caverne.



Là, ils furent amèrement décus. Mais ils en profitèrent pour se lier d'amitié avec quelques musiciens locaux dont Klauss Vorman et une jolie demoiselle du nom de Astrid Kichner qui se fianca à Stuart Stuccliffe. C'est elle qui inventa la célèbre coiffure Beatles qui fera fureur quelques années plus tard.

UN RETOUR À LIVERPOOL

Les Beatles visiblement écoeurés de leurs expériences en Allemagne rentrèrent à Liverpool. Seul Stuart Stuccliffe était demeuré à Hambourg ne croyant plus au succès éventuel de ses confrères. Début 62, Brian Epstein devenu manager du band demande le renvoi de Pete Best qu'on remplace aussitôt par Ringo Starr

Peu à peu l'énorme machine Beatles se mettait en marche. Désormais guidés par le génie de George Martin, arrangeur et compositeur prolifique, les Beatles se lancèrent dans une série de hits qui allait se terminer le jour de la séparation.

Paul McCartney tout comme ses confrères se réjouissait du succès que les Beatles obtenait. Sans perdre une seule minute, John et lui composaient sans cesse afin de maintenir le succès engendré par la parution du premier hit.

Bientôt ce fut presque un rêve pour les quatres compères. La vente de tous les articles Beatles (perruques, posters, boite à lunch, guitares, mags, disques, concerts) s'élevait en 1964 à quelque 50 millions de dollars.

UNE SÉPARATION GRADUELLE

Mais si tous ces succès réjouissaient tous et chacun, ils allaient aussi engendrer plusieurs problèmes d'ordre interne. En effet peu à peu, John et Paul délaissaient cette étroite collaboration qui caractérisait leurs débuts en faveur d'une écriture plus individuelle.

Aussi n'était-il plus surprenant de voir des compositions écrites par Paul ou John seul. Les Beatles devenaient toujours plus individuels mais la musique était toujours aussi superbe.

AND IN THE END...

Tôt au tard, cette merveilleuse aventure devait se terminer. C'est en 1970 que ce que des millions de gens prévoyaient allait se concrétiser. Paul, John, George et Ringo voyaient la séparation comme seule solution plausible. Surtout Paul, il faut l'admettre que lui ne voulait rien savoir des Beatles. Il ne pouvait plus tolérer ce train de vie déroutant cette vie trop difficile.

La séparation des Beatles était inévitable, déjà John et Paul avaient veillés à la production d'album solo. Le microsillon "McCartney" est apparu quelques semaines après "Let it be". Et John Lennon avait déjà quelques solos de parus.

C'est probablement parce qu'un jour Paul s'est rendu compte qu'il n'avait pas besoin de John et vice versa que cette profitable union allait s'écrouler. De toute façon, la fin des Beatles ne voulait pas signifier la fin de Paul McCartney.

PAUL McCARTNEY ARTISTE SOLO

Depuis plusieurs mois, Paul pensait à une carrière solo. Il n'était plus vraiment heureux au sein des Beatles. Après tout, lui qui adorait donner des spectacles se voyait privé, les Beatles ayant stoppés ce petit manège dès 1966.

Il ne pouvait plus prendre les décisions comme auparavant depuis qu'Allen Klein dirigeait les affaires des Beatles. Instinctivement, il se sentait prisonnier et il devait s'évader à tout prix.

C'est peut-être la raison pour laquelle il voulait tant redevenir indépendant. Sur son premier microsillon, sa musique n'avait pas changée. On retrouvait des compositions caractéristique à McCartney comme Maybe I'm amazed ou encore "Teddy Boy" tout comme dans le temps des Beatles.

Quelques mois avant la parution de "McCartney", Paul épouse une certaine Linda Eastman qui deviendra sa plus fidèle conseillère. Connaissant le désir ardent de Paul concernant la formation d'un groupe pour monter une tournée, elle luis suggère de former Wings. Paul ira recruter Denny Laine, Henry McCullough et Denny Seiwell puis se lancera dans une vaste série de concerts donnés un peu partout en Europe

WINGS

Pourtant Wings n'est pas vraiment un groupe. C'est plutôt McCartney et sa femme qu'on retrouve en compagnie de quelques session-men honnêtes. Le premier effort des Wings sera "Wild Life" bien que RAM offre quelques "cuts" avec la formation future. "Life" sera mal recue par la presse et ce avec raison. On sent que Paul n'est pas encore tout à fait à l'aise avec un nouveau groupe derrière lui.

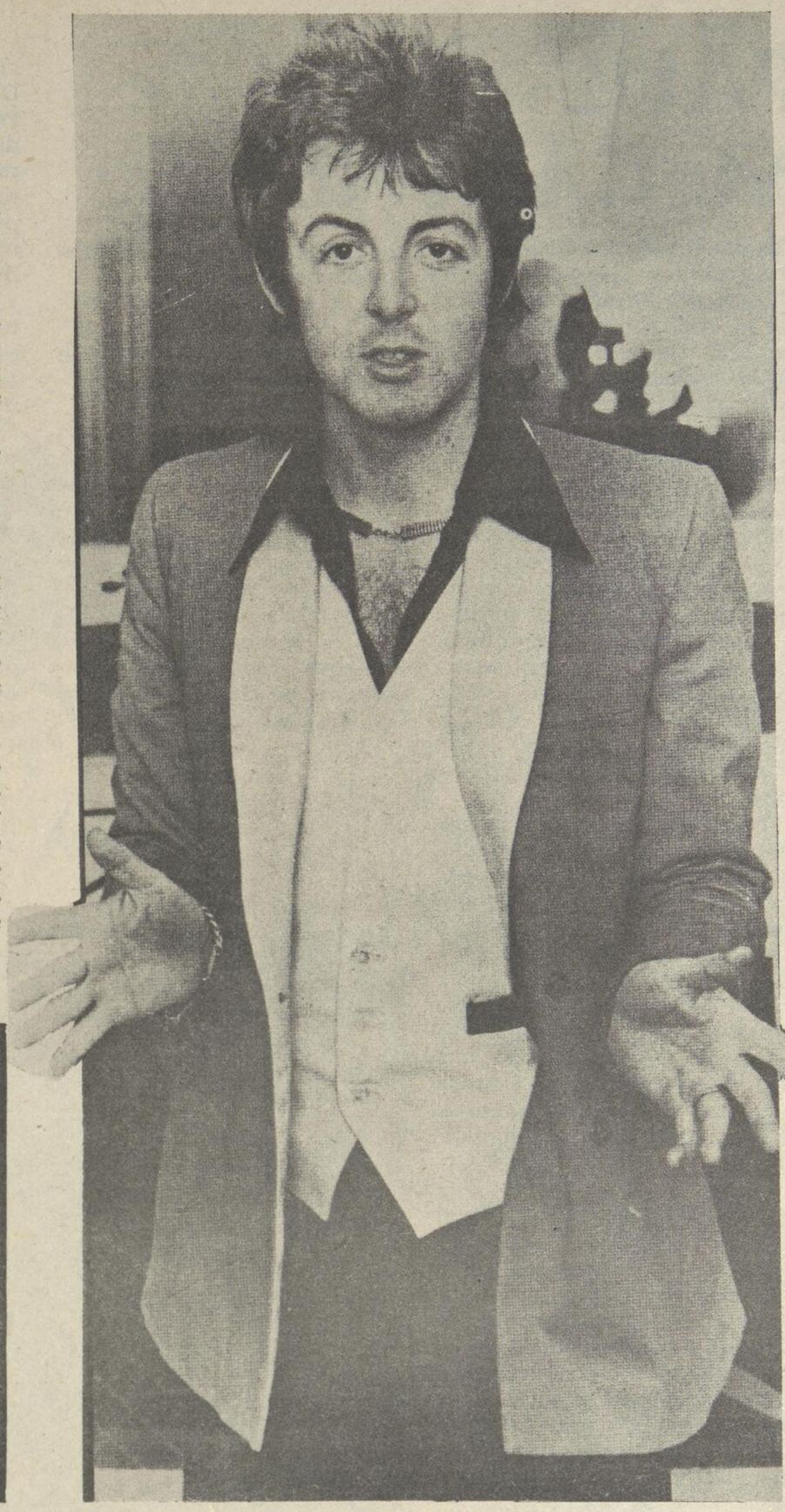
Entre plusieurs tours et activités sociales, McCartney et son groupe en profitent pour enregistrer un second LP qu'ils appelleront "Red Rose Speedway". A nouveau, le disque est mal acceuilli et McCartney se voit dans une situation plus que difficile. On ne reconnait plus le McCartney du temps des "Yesterdays" ou "Eleanor Rigby" ou même "Michelle". On accuse Linda de mauvaise influence envers son mari. On ne sait plus quoi penser au sujet du clan McCartney.

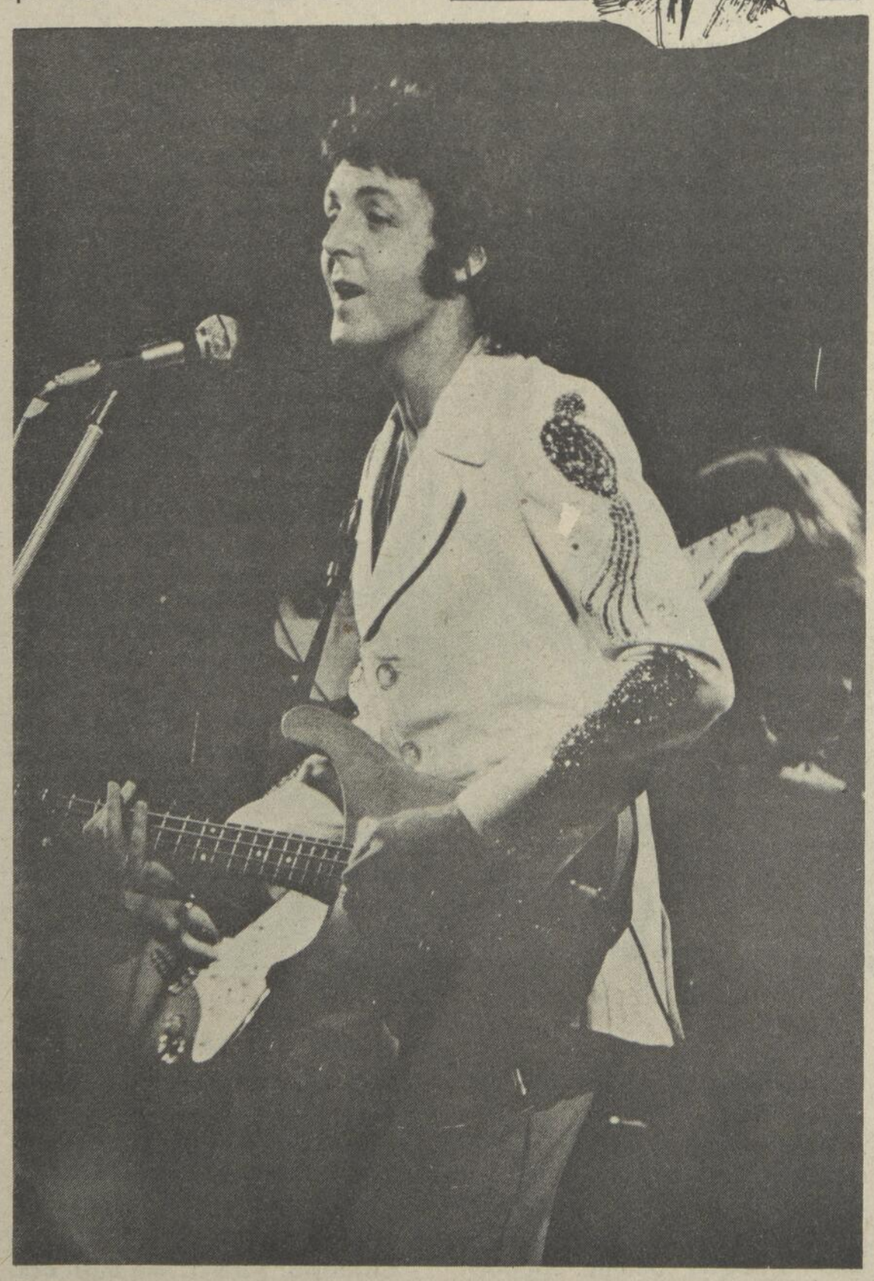
BAND ON THE RUN

C'est vers l'été 73 que les restes de Wings partent vers le Nigeria. Les restes puisque Seiwell et McCullough ont quittés pour des raisons personnelles. Seul Denny Laine persiste au sein de Wings et avec Paul et Linda, il produit le fantastique "Band on the Run".

En septembre, plus exactement, tous les trois s'envolent vers le Lagos pour y graver ce cinquième pressage. Avec l'aide de musiciens de là-bas, ils réussissent à créer un véritable chef d'oeuvre.

"Band on the Run" deviendra un énorme disque partout dans le monde. Enfin semble dire les fanatiques, le vrai McCartney refait surface. C'est dans une optique tout à fait différente de celle des deux disques précédents que Band On the Run est concu. C'est presqu'un retour au sources. Plus que jamais, on dénote certains rapprochements avec les Beatles. "Let me Roll it" par exemple est du véritable Beatle tandis que Bluebird n'est pas sans nous faire penser à certaines compositions précédentes du Beatle. "1985" nous offre à nouveau du McCartney en pleine forme.





ENCORE DES CHANGEMENTS

Mais si les succès de Band on the Run ont réjouis Paul, ils ont aussi redonner le goût de la scène à ce dernier. C'est en fin 74 qu'il décide de reformer à nouveau Wings en y ajoutant un batteur et bassiste permanent.

Ses recherches seront fructueuses puisqu'en peu de temps, il s'approprira des services du jeune guitariste Jimmy McCulloch ex-Thunderclap Newman. Aussi, il recrutera un expert en karaté qui bat les tambours en la personne de Geoff Britton et un bassiste solide et efficace en la personne de Joe English.

Wings recommence à zero pour une xième fois. Cette fois les résultats seront beaucoup plus convaincants alors qu'en février ils enregistrent un simple à Nashville intitulé "Junior's Farm/Sally G". Quelques semaines plus tard, Wings se

UN NOUVEL ALBUM

Pour des milliers d'amateurs, un nouvel album de McCartney est toujours cordialement reçu. Ce nouveau pressage paru le mois dernier est déjà aussi gros que "Band on the Run". Et d'après l'avis de plusieurs, il est justement supérieur au précédent. Le son est plus riche que jamais, les compositions plus McCartney-esque qu'avant et la production impeccable.

Entre temps Paul et ses Wings prévoient entreprendre une gigantesque tournée d'ici quelques mois afin de promouvoir le nouveau 33 tours. Il semble bien que l'ex-Beatle a retrouvé la voie du succès et il est très confiant semble-t'il de l'efficacité de son nouveau band. Après six albums solo, Paul McCartney nous a tous prouvé qu'il n'a pas besoin de Beatles. Il est devenu une supervedette adulée plus plus que tout autres Beatle et la situation ne semble plus être en mesure de changer.

TOURNEZ

PAUL McCARTNEY (suite)

"LE BEATLE PROLIFIQUE"

McCartney a vendu plus de disques depuis qu'il s'est séparé de ses trois compères que John Lennon, Georges Harrisson ou Ringo Starr pris individuellement. C'est donc dire qu'il est le plus gros vendeur parmi les quatre musiciens. Et ce n'est guère surprenant. Paul a toujours su garder cette fraicheur qui caractérisait les microsillons des Beatles alors que ses confrères se lançaient eux dans de nouvelles et parfois infructueuses expériences. Ainsi John Lennon n'a vu qu'un seul de ses pressages connaître un succès digne du temps de la Beatlemania. "Imagine" s'est vendu surtout à cause de la pièce titre.

Notre but ici ne sera pas de comparer la carrière post-Beatle à celle issue de la Beatlemania. Chaque disque de McCartney solo se tient de lui-même et il serait atrocement faux d'affirmer que c'est le succès des Beatles qui a fait vendre ces disques. Après tout, "Sentimental Journey" de Ringo Starr ou "Wonderwall Music" de George Harrisson n'ont pas fait fureur et étaient pourtant des produits de Beatles.

PARTIE 1- LES MICROSILLONS

Paul McCartney a produit jusqu'à maintenant six microsillons en tant qu'artiste solo pour la maison Apple. Chacun d'eux s'est vendu à plus d'un million d'exemplaires. Cette prolifique carrière s'est amorcée en 1970. Selon un ordre chronologique nous parlerons de chacun de ces dits pressages.

(1) McCartney - Paul McCartney
Paru en 1970

*Personnel: Tous les instruments furent joués par McCartney lui-même tandis que les harmonies vocales sont l'oeuvre de sa femme Linda.

*Contenu: Face 1: The Lovely Linda, That would be something, Valentine Day, Every Night, Hot As Sun, Glasses, Junk, Man We was lonely
Face 2: Ooo You, Momma Miss America, Teddy Boy, Singalong Kunk, Maybe I'm amazed, Kreen-Akore.

-Ce tout premier album de la famille McCartney est vite devenu le préféré de tous en 1970. A travers les pièces, on ressent un climat d'euphorie. McCartney en profite pour libérer ses sentiments, les propageants en musique. Dans "Teddy Boy" par exemple, il raconte son enfance. Dans "The Lovely Linda", il chante son amour envers sa femme. Dans Maybe I'm amazed, il se cherche. C'est un album sans faille produit, joué, composé, arrangé et concu par le même et unique homme. Cet album allait justement lancer cette mode. Par la suite, on vit des centaines jeunes musiciens tenter l'expérience dont bien sûr Mike Oldfield.

(2) RAM- Paul McCartney accompagné de Linda
Paru en 1971

*Personnel: Paul McCartney: guitares, pianos et voix
Linda McCartney: Voix
Denny Seiwell: Batterie
Dave Spinnoza: Guitares
Hugh McCracken: Basse

*Contenu: Face 1- Too Many People, 3 legs, Ram On, Dear Boy, Uncle Albert Admiral Halsey, Smile Away.
Face 2- Heart of the Country, Monkberry Moon Delight, Eat at Home, Long Haired Lady, Ram On, The Back Seat of my car.

- Bien qu'il soit recouvert d'une horrifiante pochette, ce second pressage excellait au niveau musical. Comprenant entre autre le très gros simple Uncle Albert/Admiral Halsey, RAM offrait aussi des petites perles comme Monkberry Moon Delight ou encore Too Many People. Cette fois accompagné de trois musiciens, McCartney a produit un son toujours plus riche, et ce même si ses compositions n'avaient pas la force musicale de celles de son premier LP.

Déjà on sent une collaboration toujours plus étroite entre Paul et Linda. Cette dernière s'infiltre tant bien que mal dans le domaine musical de son époux. Cet album sert de transition puisque sur celui qui suivra elle occupera un poste prédominant.

(3) WILD LIFE- Paul et Linda McCartney and Wings
Paru en 1972

*Personnel: Paul McCartney: guitares, claviers, voix
Linda McCartney: voix, piano
Denny Lane: guitares
Denny Seiwell: batterie

-"Wild Life" deviendra le premier citron de McCartney. Avec son tout nouveau band qu'il a appellé Wings, il produit une musique banale (BeBop) sans fond intelligent. Quand à la performance des musiciens, on ne peut rien reprocher mais on ne peut non plus affirmer qu'il s'agit d'excellent travail. Encore une fois enveloppé, d'une pochette effroyable, tout de même moins pire que RAM, le pressage ne connaîtra pas le succès des deux précédents. Plutôt, il recevra un acceuil partagé et quelques critiques l'abaisseront copieusement. Pour l'une des premières fois, on met en doute les talents de McCartney. On soutient qu'il peut faire beaucoup mieux, et ce avec raison. On devra cependant attendre jusqu'en 1974 pour qu'un album potable de McCartney apparaisse.

(4) RED ROSE SPEEDWAY-Wings

*Personnel: Paul McCartney: Voix, piano, basse
Linda McCartney: Voix, piano électrique
Henry McCullough: Guitare
Denny Seiwell: Drums
Denny Laine: Guitare

*Contenu: Face 1: Big Barn Bed
My Love, Get on the right thing, One More Kiss, Little Lamb Dragonfly.
Face 2: Single Pigeon, When the night, Loup (1st indian on the moon), Medley: Hold me tight, Lazy Dynamite, Hands of Love, Power Cut.

-Ce quatrième effort de McCartney solo semblait encore plus decevant que "Wild Life". Seule la pièce "My Love" qui parut d'ailleurs en simple nous offrait un McCartney valable. Maintenant accompagné de Henry McCullough anciennement du Grease Band, McCartney ajoutait des notes à sa musique. Cependant on qualifia ces efforts de pitoyables.

Il s'agissait du second effort de Wings en tant que groupe et les résultats s'avéraient décidément insatisfaisants. Bien que cette fois le travail de la pochette fut la plus importante étape, Red Rose Speedway n'apportait rien de bon.

(5) BAND ON THE RUN- Wings
Paru en 1974

*Personnel: Paul McCartney: claviers, voix
Linda McCartney: claviers, voix
Denny Laine: guitare, cuivres.
Howard Casey: Saxophone

* Contenue: Face 1: Band on the Run, Jet, Bluebird, Mrs Vanderbilt, Let me roll it.
Face 2: Mamunia, No Word, Helen Wheels, Picasso's Last Words (Drink to Me), 1975.

-Band On the Run posait la question: est-ce que McCartney est encore capable de produire de bons albums. Or, ceux qui avaient été déçus par les deux microsillons précédents n'osaient point acheter celui-ci. Il aura fallu deux simples (Band on the Run et Jet) afin que l'album commence à se vendre. Et une fois qu'il a commencé, il ne s'est plus arrêté. "Band On the Run" est le genre d'album qui s'aime plus on l'écoute.

Il ne serait pas prétentieux d'affirmer qu'au moins un amateur de musique sur trois au Québec possède Band On the Run. Et en Angleterre, le pressage s'est vendu plus que tout autre depuis les débuts de l'histoire du disque là bas. Ce fut le plus microsillon de 1974, un peu partout dans les monde. Sur la copie canadienne, on y retrouve le simple "Helen Wheels" alors que sur la copie importée, on l'a omis. C'est pour des raisons commerciales semble-t'il. Band On the Run est et restera probablement le chef d'oeuvre de McCartney

(6) VENUS AND MARS ARE ALRIGHT TONIGHT-Wings
Paru en 1975

*Personnel: Paul McCartney: claviers (moog, piano...) guitare, voix
Linda McCartney: piano, voix
Jimmy McCuloch: Guitare lead
Joe English: batterie
Denny Laine: guitare
autres musiciens:
Geoff Britton: batterie
Allen Toussaint: piano
Tom Scott: Saxophone
Dave Mason: guitare
Afro: Congas

*Contenu: Face 1: Venus and Mars, Rock Show, Love In song, You gave me the answer, Magneto and Tinanium man, Leting go.

Face2: Venus and Mars (reprise), Spirits of ancien Egypt, Medecine Jat, Call me back again Listen to what the man said, Treat her gently, Lonely Old People, Crossroads Theme.

-Enfin, il vient de sortir ce nouvel album tant attendu de McCartney. Maintenant accompagné de nouveaux musiciens, à l'exception de Denny Laine, McCartney est allé se promener à la Nouvelle Orléans pour y enregistrer quelques morceaux qu'il a inclus sur ce nouveau pressage. Tout comme "Band on the Run", c'est un microsillon superbe, produit de façon exceptionnelle, joué magistralement et portant le vrai sceau McCartney reflétant qualité supérieure.

On en a déjà parlé et on en parlera sûrement encore. Si vous aimez Band on the Run vous vous devrez d'acheter "Venus and Mars". Il comprend entre autres le simple "Listen to what the man said" et "Rock Show"....

Il semble bien que McCartney est en voie de devenir le plus célèbre Beatle si ce n'est pas déjà fait.

PARTIE 11 - LES SIMPLES

Si la plupart des artistes choisissent une chanson parmi celles d'un microssillon afin de la publier en 45 tours, tel n'est pas le cas de McCartney qui lui a plus souvent qu'à son tour lancé des pièces inédites sur le marché des simples. Ainsi "Mary had a little lamb", "HiHiHi" ou "Junior's Farm" ne sont pas disponibles sur aucun album. Et il en est de même pour quelques autres morceaux. Nous tenterons ici d'établir une liste des plus complètes de tous les simples depuis le début de la carrière McCartney solo.

(1) ANOTHER DAY /OH WOMAN OH WHY
de Paul McCartney
Paru en 1970 sur Apple
*Morceau inédit, pas disponible sur un album quelconque de McCartney

(2) GIVE IRELAND BACK TO THE IRISH
de Paul McCartney
Paru en 1972 sur Apple
*Protest Song refusé carrément par la BBC qui devint un item de collection.

(3) UNCLE ALBERT/ADMIRAL HALSEY
de Paul McCartney
Paru en 1972 sur Apple
*Pièce tirée de l'album RAM. Émorme succès...

(4) MARY HAD A LITTLE LAMB/WOMAN LOVE
de Paul McCartney
Paru en 1973 sur Apple

*Pièce inédite produite par Wings

(5) HIHIHI/ COME ON
de Paul McCartney
Paru en 1973 Apple
*A nouveau, il s'agit d'un morceau inédit

(6) MY LOVE/ THE MESS
de Paul McCartney
Paru en 1973 sur Apple
* La pièce titre se retrouve sur l'album Red Rose Speedway tandis que l'endos est un morceau inédit.

(7) HELEN WHEELS/COUNTRY DREAMER
de Paul McCartney
Paru en 1974 sur Apple
*Morceau retrouvé sur "Band On the Run" tandis qu'endos est une fois inédit

(8) LIVE AND LET DIE/I LIE AROUND
de Paul MCartney
Paru en 1974 sur Apple
*Écrite pour les besoins du film du même nom. Envers encore inédit.

(9) BAND ON THE RUN/LET ME ROLL IT
de Paul McCartney
Paru en 1974 sur Apple
*Deux pièces tirées intégralement de "Band on the Run" seulement en Amérique

(10) JET/ 1985
de Paul McCartney
Paru en 1974 sur Apple
*Encore une fois deux morceaux de "Band on the Run".

(11) JUNIOR'S FARM/SALLY G
de Paul McCartney
Paru en 1975 sur Apple
*Deux morceaux inédits qui n'apparaîtront probablement jamais sur un album à moins qu'on publie les plus grands succès de McCartney. Paru seulement en simple.

(12) LISTEN TO WHAT THE MAN SAID
de Paul McCartney
Paru en 1975 sur Capitol
*Morceau tiré de "Venus and Mars" avec en vedette Dave Mason à la guitare et Tom Scott au saxophone

MARIO LEFEBVRE

Pop-Jeunesse, le 26 juillet 1975/10

SPARKS AU CINÉMA

Ron et Russel Mael, les deux artisans de Sparks vont tourner dans les semaines qui suivent, un film qu'ils auront écrit et dans lequel ils figureront en tant qu'acteurs. Ce film sera réalisé par le cinéaste français, Jacques Tati et sera diffusé à la télévision française et qui sait, peut-être à la nôtre.

On sait que Sparks sont très forts en Europe et au Québec (si l'on en juge d'après l'accueil qu'ils ont reçu au Plateau) et les USA ne devraient pas tarder à emboiter le pas, puisque Sparks sont natifs de Los Angeles. Combien de fois a-t-on vu un groupe dévaster tout hors de son continent, sans que ce dernier ne se doute de quoi que soit, pour revenir célèbre devant les siens, à ses pieds! Trop souvent pour que je doutes du contraire!

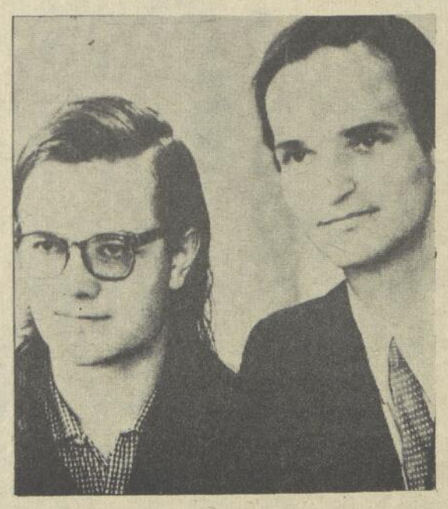
Todd Rundgren fut leur premier producteur sur étiquette Bearsville, à l'époque où les frères Mael s'appelaient "Halfnelson". Deux albums avec cette compagnie et rien de satisfaisant ne s'est produit, même avec un nouveau nom (Sparks). Un changement à l'intérieur de la formation et un contrat avec "Island" devait ramener Sparks sur un tapis plus moelleux. Leur premier album sur "Island" "Kimono my house" s'avéra un vif succès et le simple de ce microsillon "This town ain't enough big for both of us" se hissa au numéro 1 du palmarès Européen.

Après une tournée Britannique, le guitariste Adrian Fisher et le bassiste Martin Gordon ont quitté Sparks, fatigués de jouer dans l'ombre des frères Mael. Ils furent remplacés par Trevor White et Ian Hampton avec qui ils enregistrèrent "Propaganda". Trois simples à succès (en Europe toujours) ont été tirés de cet album à pulsation insistante et aux paroles délirantes. A propos, c'est Ron (le claviériste) qui compose presque entièrement paroles et musique pour Sparks.

Sur scène, ils ont un cachet particulièrement drôle. Russel se déhanche gentiment et parfois sautille en arrière de Ron qui lui, reste immobile et fait rouler ses yeux ou danser sa moustache. Ils donnent un show pas prétentieux et plein de qualités auxquelles il est facile de répondre, car Sparks est destiné au grand public et c'est ainsi qu'il le désire. "Si la popularité que nous avons ne nuit pas à notre musique ça double notre plaisir de le faire, voilà tout" de dire Russell aux puristes qui croyaient avoir perdu Sparks, les inconnus!

ENTREVUE EXCLUSIVE AVEC KRAFTWERK

Lors du passage de Kraftwerk à Ottawa, le 6 juin dernier, Pop-Rock en a profité pour aller recueillir des renseignements en rencontrant les deux membres clés de ce groupe ultra-spécial. Ralf Hutter et Florian Schneider font partie d'une classe de musiciens qui se consacrent à la recherche de nouveaux sons, à de nouveaux horizons sonores. Rencontrer deux allemands pur-sang me donnait la crainte de perdre le peu d'anglais dont je dispose mais les choses se sont bien arrangées puisque tous les deux parlaient un français presqu'impeccable. La culture de ces allemands me fait un peu peur, ils sont si mystérieux que je n'éviterait pas à les prendre pour des extra-terrestres s'ils ne faisaient pas partie de notre cercle musical, soit le show-bizz dont on se nourrit. Le sérieux avec lequel ils discutent musique n'est pas vaniteux et ne vise point à l'adoration de leur personne car ce sont des musiciens qui visent la qualité bien a vant la popularité ou la prospérité.



En entrant dans la loge, on aperçoit Ralf causant calmement avec une jeune allemande (sa femme ?) et Florian assis dans une position très "relax", ayant l'air terriblement fatigué. La meute de journalistes et de représentants de la compagnie London entourent en une seconde celui qui aurait préféré roupiller et qui devient tout à coup très embarassé. .. par notre présence!

P.R.— Tu as l'air fatigué, c'est comme ça tous les soirs?
F.S.— Nous achevons une tournée américaine et cette vie de va-et-vient ne me plaît pas du tout!
P.R.— Comment ont réagi les Américains face à votre musique si contraire à la leur?
F.S.— Bien, très bien (il semble dérangé)
P.R.— Peux-tu nous relater les débuts de Kraftwerk?
F.S.— Ca s'est fait très normalement. J'ai rencontré Ralf il y a 6 ou 7 ans et on s'est enfermé dans un studio que l'on s'est monté nous-même et ça pas arrêté depuis.
p.r.— Mais n'y a-t-il pas des études musicales qui ont contribué à votre technique à toi et à Ralf?
F.S.— Bien... nous avons fait quelques études au conservatoire.
P.R.— Des études classiques?
F.S.— Oui, (il semble vouloir cacher quelque chose) nous avons déjà fait des choses acoustiques.
P.R.— Y a-t-il des contacts entre Kraftwerk et les autres groupes allemands?
F.S.— Kraftwerk est une cellule indépendante, on n'a jamais eu de contact avec les autres groupes de notre pays et encore moins des autres pays.
P.R.— Le public allemand vous supporte-il beaucoup?
F.S.— Il a attendu que nous ayons du succès ailleurs avant de nous reconnaître.
P.R.— Je croyais que le peuple allemand était fier de la colonie de groupes si évolutifs qui émerge de son pays....
F.S.— Le public allemand a les yeux braqués sur les Etats-Unis et l'Angleterre et n'attend que les opinions des autres pour se faire la sienne. C'est partout pareil...
P.R.— Pendant la tournée que vous venez de faire, y-a-t-il eu des gens que vous avez aimé rencontrer. Je veux dire: avez vous fait des rencontres enrichissantes?
F.S.— Pas du tout. Enfin... je n'aime pas rencontrer ces gens qui se disent musiciens et qui s'intéressent de façon ardente à leur promotion, etc...

La conversation ci-dessus peut sembler spontanée mais si je vous disais que chacune des réponses fut le bruit de questions formulées de deux ou trois façons différentes afin de faire parler un homme qui ne semble pas beaucoup intéréessé de révéler ses activités musicales ou autres. Ralf est encore debout et je l'invite à se joindre à nous, espérant enfin quelqu'un de plus ouvert et plus explicite!!!

P.R.— Ton ami Florian est très évasif quand on lui parle de Kraftwerk. Peux-tu nous parler de vos débuts, de vos influences, en un mot les racines de Kraftwerk?
R.H.— Rien de particulier, nos influences sont très générales, pas seulement au niveau musical.
P.R.— N'avez vous pas un point de repère, une source quelconque?
R.H.— Non, parce que nous avons assez d'imagination pour nous suffire à nous-même. On ne cherche pas d'influences. Ce que nous voulons nous n'avons qu'à le perfectionner ou à le transformer en d'autres choses que de la musique.

Je m'adresse à nouveau à Florian laissant aux autres interviewers le soin de tirer les vers du nez à Ralf en espérant qu'à deux il sera moins réticent à me répondre.
P.R.— As-tu une oeuvre en particulier, musicale ou autre, que tu admires plus intensément?
F.S.— Bien...(longue réflexion) j'aime bien la musique et les effets spéciaux du film 2001 Space Odyssey.
P.R.— Tu aimes le cinéma? Quel film t'as particulièrement plu ces derniers temps?
F.S.— (Il sourit) J'ai bien aimé YOUNG FRANKESTEIN, c'était vraiment bon. J'ai trouvé Chair pour Frankenstein très amusant aussi, mais je ne vais pas voir que des films de Frankenstein. Ce sont ceux qui sont le plus frais dans ma mémoire.
P.R.— Quelle genre de musique écoutes-tu?
F.S.— Toutes les sortes, rien de particulier.
P.R.— (Ouais!!!) Veux-tu me traduire les paroles d'Autobahn?
F.S.— Autobahn, c'est nous quatre se promenant sur l'autoroute. Le ciel est beau et à l'horizon, il y a le soleil. Nous commençons à fredonner: "Nous allons, allons sur l'autoroute", Quelqu'un ouvre la radio et le haut-parleur se met à jouer: "Nous allons allons sur l'autoroute". C'est un cercle vicieux, quoi...
P.R.— Quelle était l'idée de base d'autobahn?
F.S.— C'était de reproduire les bruits mécaniques d'une voiture, les pneus qui dérapent, les voitures qui dépassent, les pneus qui roulent sur la pluie. En somme c'était de de recréer une ballade en voiture! Je me retourne vers Ralf
P.R.— Avez-vous des projets en voie de réalisation?
R.H.— Oui, nous avons beaucoup d'idées pour le futur.
P.R.— Pouvez-vous m'en citer une?
R.H.— Non... je ne peux vraiment pas en parler.
P.R.— C'est secret?
R.H.— Euh...Oui!
P.R.— Ne pouvez-vous pas au moins me mettre sur la piste?
R.H.— Bien, nous allons rencontrer l'ingénieur Robert Moog, avec qui nous pourrons mettre au point de nouvelles techniques.
P.R.— S'agit-il de nouveaux instruments?
R.H.— Euh...oui
P.R.— Et d'autres choses?
R.H.— Oui mais je ne peux pas en parler!!! Enfin... l'avenir nous le dira sûrement...

ROBERT RIVEST

NOUVELLES DE GENESIS

Depuis quelques semaines, on parle de Genesis un peu partout en Amérique. D'abord parce que successivement sont apparus deux albums anthologiques publiés par la maison Charisma et disponible en importation Appellés "Genesis Collection 1" et "1", il ne s'agit là que de réédition d'albums déjà parus. Ainsi le premier coffret nous offre les albums "Trespass" et "Nursery Crymes" en plus d'un magnifique poster couleur où pour l'ume des premières fois, on a cru bon de photographier les cinq musiciens, plutôt que fixer l'objectif sur les faits et gestes de Peter Gabriel seulement.

Le second nous apporte "Foxtrot" et "Selling England by the Pound". Il est à souligner que ce sont ici bien sûr les copies importées et non les parutions canadiennes. A nouveau, on y a inclu un superbe poster, une photo captée lors de l'interprétation de la fameuse fleur de "Supper's Ready".

Et les couvertures sont elles aussi magnifiques. Sur chacune d'elle, on peut retracer la plupart des thèmes principaux des morceaux de Genesis. Il faut le voir absolument. Enfin Genesis vient de sortir un nouveau simple disponible une fois de plus seulement en importation et intitulé "The Carpet Crawlers" tirée de "The Lamb lies down on Broadway", le plus récent microsillon. A l'endos, on y trouve une pièce inédite ou plutôt une version live de The Waiting Room tirée elle aussi de "Lamb" enregistrée à Los Angeles.

Finalement, la dernière photo de promotion que Genesis a fait publier de lui en fait réagir plusieurs. On y apercoit un Steve Hackett, lunettes (il a des verres de contact depuis janvier 74) et moustaches en moins. Et il y a aussi un dénommé Peter Gabriel arborant fièrement un tuxedo, un Phil Collins aux cheveux très courts

On annonce rien pour l'instant mais comme c'est devenu une tradition depuis quelques années, nous devrons nous attendre à voir le prochain pressage du groupe paraître au cours de l'automne prochain.

MARIO LEFEBVRE

SERAIT-CE LA FIN DE DEEP PURPLE?

On parle beaucoup à Londres de la séparation encore récente de Deep Purple. Séparation entre Ritchie Blackmore et les quatres autres Purples, il faut souligner. Connaissant l'humeur exécrable du guitariste, la nouvelle n'est guère surprenante. Ce qui surprend cependant est que Blackmore a aussitôt formé un nouveau groupe en compagnie de l'ancien celliste du Electric Light Orchestra, Hugh Mc Dowell. Ce groupe s'appellerait Rainbow et serait aussi formé d'anciens membres du ELF.

Mais il ne faut pas tout de suite sauter aux conclusions. On sait que Blackmore a à maintes fois manifesté le désir de quitter le groupe mais est toujours revenu aux bercails. Il reste à espérer que ce sera à nouveau le cas.

UNE STATUE DE CIRE POUR ELTON JOHN

Alors que son tout nouveau microsillon se vend comme des petits pains chauds, Elton John ne fait qu'amasser succès après succès partout dans le monde. Ainsi, la société "American Optical Society" des Etats-Unis l'a dernièrement honoré en lui attribuant son "Eyes Right Award". La raison de cette honneur est d'après les organisateurs l'apport considérable de John face au port des lunettes. On sait que monsieur John possède plus de 700 paires de verres.

Mais la plus surprenante nouvelle le concernant est celle nous parvenant de Londres où des artistes spécialisés sont présentement en train de construire une statue de cire grandeur nature de l'illustre personnage. Elton a affirmé lorsqu'il a appris la nouvelle: "Je suis plus que flatté de cet honneur".

Entre temps, Elton se retrouve aujourd'hui dans une très mauvaise situation, son band l'ayant quitté récemment. Nigel Ollson vogue vers une carrière solo tout comme Dee Murray et probablement Ray Cooper et Davey Johnstone. Des rumeurs circulaient cependant à l'effet que Caleb Quaye qui accompagnait John jusqu'à l'album "Madman across the water" rejoigne à nouveau son ancien patron au poste de guitariste. Cependant, rien absolument rien n'est encore confirmé.

M.L.

BEAUCOUP DE JETHRO TULL CET ÉTÉ

Depuis "Bungle in the Jungle", Jethro Tull est demeuré silencieux. Ses apparitions furent presque nulles, et ses projets nous demeuraient mystérieux. Mais voici que Chrysalis, la maison mère de Tull annonce la parution prochaine de deux microsillons. Le premier intitulé "Rainbow Blues" est en fait un greatest hits depuis le tout premier album On y retrouvera aussi semble-t-il quelques pièces inédites... Il devrait sortir d'ici quelques semaines.

Le second pressage sera composé exclusivement de nouveau matériel et s'appellera "Ministrel in the Gallery" On dit que Tull a passé plusieurs heures à polir ce nouvel effort en studio. Pour ce dernier, nous devrons cependant attendre jusqu'à l'automne probablement en décembre.

10 C.C. À MONTRÉAL

"Peut-être... c'est même fort possible", c'est ce qu'à déclaré un porte-parole de la maison London. Pour ceux qui ignorent ce nouveau groupe phénoménal, il s'agit de quatre musiciens-compositeurs de grand talent qui ne tarderont pas à s'imposer. Leurs noms: Graham Gouldman (basse, guitare électrique et acoustique, voix) Kevin Godley (percussions et voix) Eric Stewart (guitare électrique et slide, synthétiseur et voix) et Lol Creme (guitares, piano, synthétiseur, mellotron et voix) Leur dernier 33 tours "The Original Soundtrack" est une pièce de valeur pleine de subtilités auxquelles on s'éprend d'amour.

Si vous n'avez jamais entendu 10 c.c., je vais essayer en quelques lignes de vous décrire (ce qui me semble impossible à résumer) toutes les richesses que l'on retrouve sur les trois albums.

Sur le premier, c'est une aventure rétrograde au rock primitif (style American Graffiti) avec des tounes éxécutées aussi magistralement que celles de Frank Zappa. Et l'humour... aussi tordante et méchante que celui du grand Frank. Mais n'allez pas croire au plagiat, au contraire, leurs trouvailles valent bien celles du Père des Mothers (Hum!) On sent que chaque pièce est travaillée en profondeur par des musiciens conscienceux et d'expérience dont leur guitariste Eric Stewart qui est aussi ingénieur du son pour 10 c.c.

Leur deuxième, soit "Sheet Music" est beaucoup plus personnel. Les jeux de voix sont parfaits et aussi intéressants que ceux des Beatles. Les instruments y sont traités de façon très originale. Lol Creme, par exemple, n'est pas un virtuose au synthétiseur, ni à la guitare mais son utilisation des instruments est tout à fait géniale. C'est un gars qui donne beaucoup de feeling au son de 10 c.c.

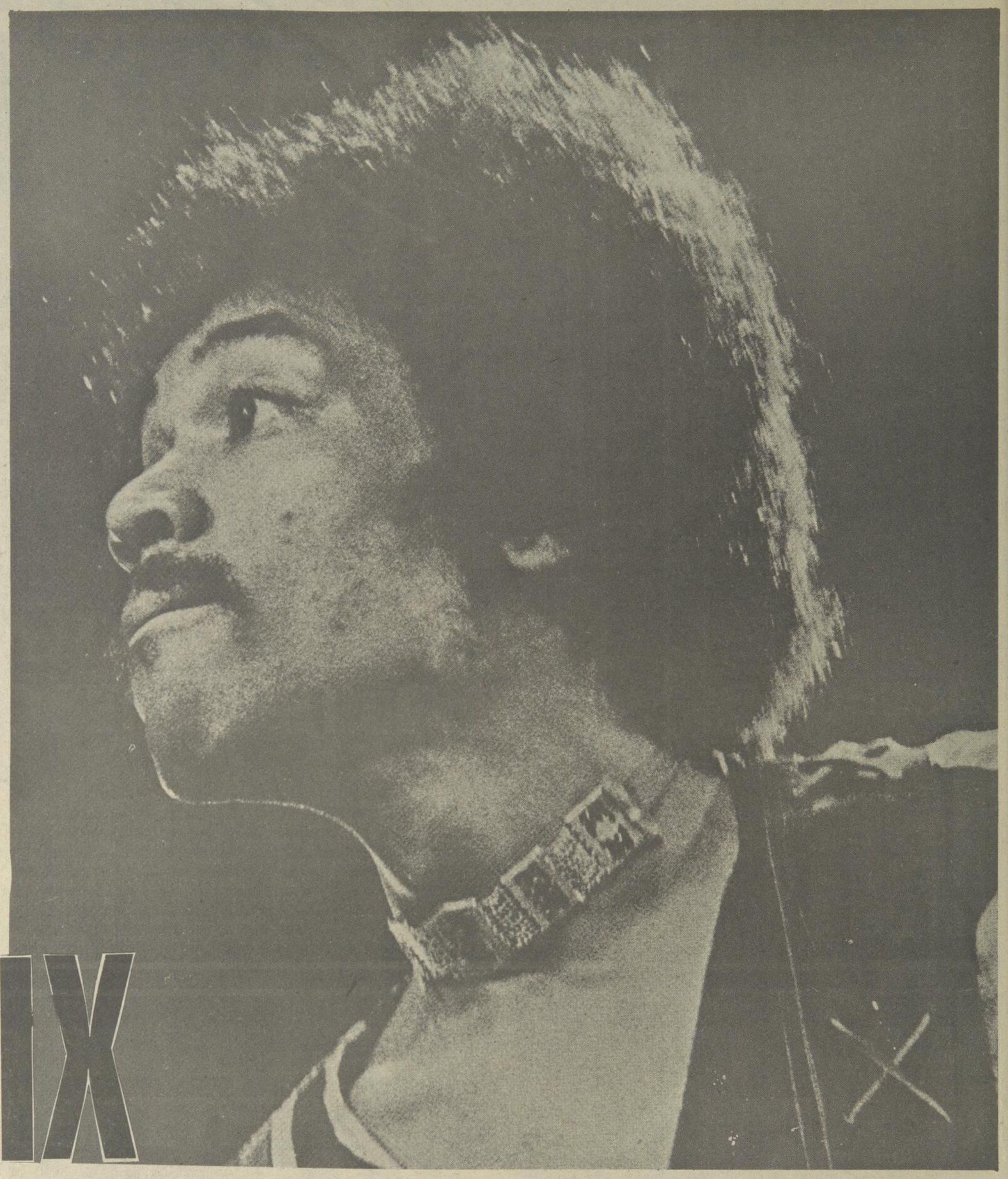
Et le troisième, "The Original Soundtrack" est l'oeuvre maîtresse du groupe. En vous référant au meilleur de Pop Rock #1, tous les détails y sont mais la meilleure façon d'en juger la valeur est de vous le procurer. La chanson "I'm not in Love" tourne régulièrement à la radio, elle est simplement sublime et j'espère qu'en l'écoutant vous deviendrez, comme moi, un maniaque invétéré de 10 c.c. 10 c.c., ça roule...

R.R.

ALICE COOPER

AU FORUM DE MONTRÉAL, LE 13 JUILLET

POP Jeunesse ROCK



DOCUMENT-ROCK

JIMI HENDRIX

Un "document rock" de grande valeur, un livre quasi-introuvable! Voilà, en bref, l'oeuvre d'Alain Dister qui a signé pour les éditions "Rock Genius" un livre vraiment extraordinaire sur la vie et l'oeuvre de Jimi Hendrix. Aussi, dans le but de rémémorer la "légende" de celui qui fut parmi les plus grands de l'histoire du rock, nous avons cru bon reprendre ici des extraits de ce livre ainsi que la discographie "presque complète" de son eouvre:

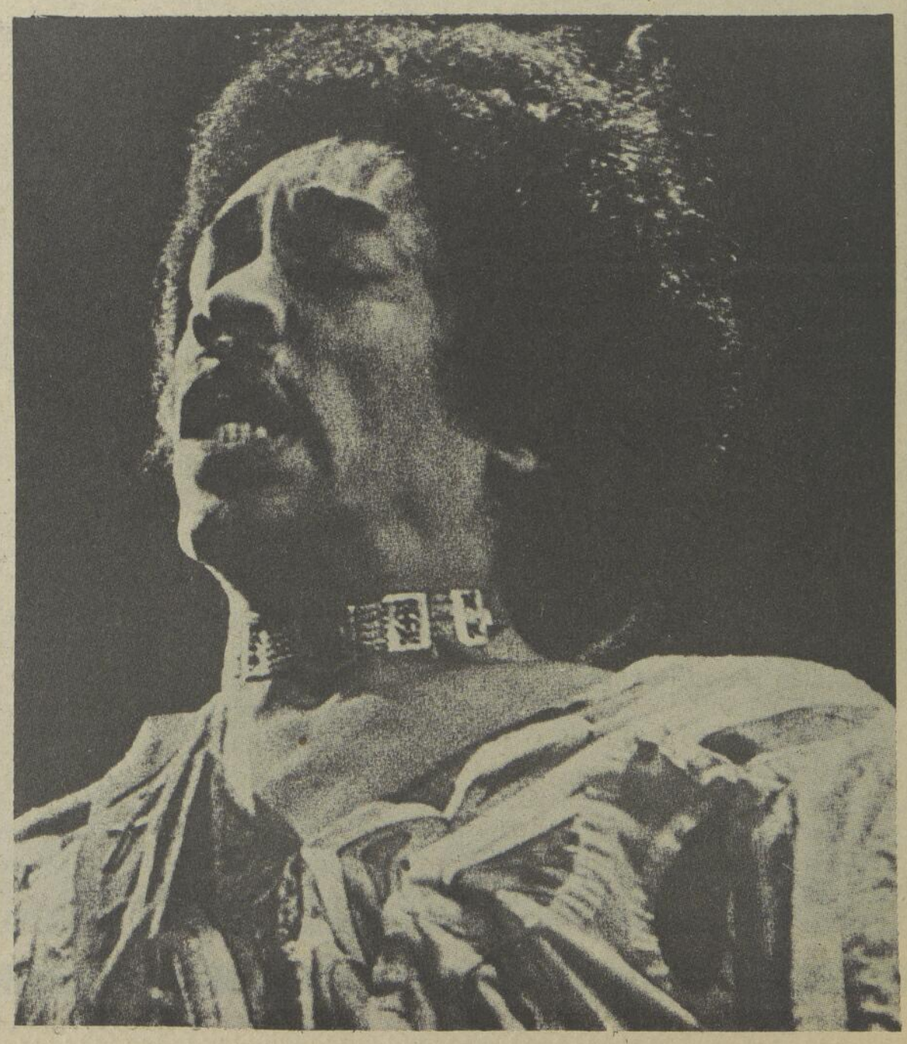
Il est difficile de cerner un personnage de la stature de Jimi Hendrix. Tout jugement de valeur paraîtrait grotesque à côté de ce qu'il était réellement. Ceux qui l'ont bien connu, aussi bien que ceux qui ne l'ont approché que quelque instants ont tous été heureux en sa compagnie. Il était ouvert et surtout incroyablement gentil, et patient.

Une manière d'offrir son amitié à celui qu'il rencontrait, sans s'occuper de savoir d'où il venait. Cela collait ou cela ne collait pas. Sans plus. La misère et les privations, durant des années, avaient forgé son caractère, d'un côté dans le sens d'une grande force, et de l'autre dans celui d'une certaine méfiance vis-à-vis de tout ce qui était puissant. Il n'a d'ailleurs jamais pu supporter aucune forme d'autorité. Né dans l'anarchie d'une famille trop préoccupée par ses propres déchirements pour lui accorder l'attention affective qu'on donne aux enfants, il ne pourra jamais obéir à un ordre. Il quittrra l'armée à cause de cela et plus tard lâchera ses «patrons» musiciens, la plupart du temps pour les mêmes raisons. C'était, comme on dit, une «forte tête»; et il fallait l'être pour pouvoir mener à bien la réalisation de son oeuvre. C'était cela, ou suivre éternellement les mêmes vedettes dans les mêmes studios d'enregistrement, sans avoir vraiment un jour l'occasion de créer quelque chose de personnel.

Cette révolte évoluera très vite en une volonté farouche d'indépendance, aussi bien vis-à-vis des autres que par rapport à leurs idées. On lui posera à ce sujet bien des questions-pièges, au début de sa carière en Angleterre. Du genre «Que pensez-vous de la guerre au Viet-Nam? des conflits raciaux aux États-Unis?» On cherchait à l'impliquer dans une idéologie, à se servir de lui comme d'un nouveau porteur de bonnes paroles. Il donnait des réponses qui avaient parfois une allure réactionnaire, disant qu'il ne voulait porter aucun jugement sur le Viet-Nam, ne connaissant pas suffisamment le données du problème, ou que les questions raciales ne l'intéressaient pas..

"FEELING"

En fait, s'il était un rôle qu'il refusait de jouer c'était bien celui de chanteur engagé. Pour lui les belles phrases ne signifiaient rien. On peut tout mettre dans les mots: c'est à la



portée de n'importe qui possède un peu de vocabulaire et de culture livresque. Mettre quelque chose dans le "feeling" c'est différent. C'est toute la personnalité de Jimi Hendrix, justement, qui s'exprimait dans son "feeling". Pour lui il n'y avait que cela qui comptait. Le "feeling" joue directement, on ne le masque pas avec de belles phrases. Ce qu'il avait à dire, il le disait en musique. Il suffisait de le voir sur une scène pour comprendre immédiatement la portée de son message. "Amour" est un mot qui revient souvent dans les thèmes de l'Expérience. amour charnel, fortement sexué.

Cette vibration sexuelle était très importante pour lui, et il avait une façon de la communiquer qui rendait un peu folles les spectatrices de ses concerts. A tel point que lors de sa tournée américaine de 1968, deux filles de Chicago (les Plaster Casters), décidèrent de mouler pour la postérité son membre en érection. Malheureusement les poils restèrent coincés dans le plâtre encore frais et il fallut un bon quart d'heure pour dégager les parties vitales du pauvre Jimi, que l'expérience amusait déjà moins.

Il aimait beaucoup plaisanter sur les sujets qui faisaient frémir d'horreur les gens bien pensants. C'était un peu, aussi, une façon de se moquer de lui-même, de ce qu'il symbolisait. A vrai dire, Jimi Hendrix arrivait à une époque trop avide de symboles, de fixations d'images, pour éviter que l'on fasse de lui le représentant de quelque chose. Et à cela, on a bien du mal à échapper. Dylan savait toujours surprendre, déconcerter, jeter à bas et piétiner ses propres légendes, au grand dam de ses fans d'une époque. Les Beatles, eux, passaient au travers en indifférents, se retiraient quand il le fallait. Hendrix, à peine arrivé sur la scène européenne, était immédiatement accaparé par les mass-média, qui en faisaient un héros un phénomène paré de toutes les étiquettes qui font les bons produits. Lui ne marchait pas dans ce genre de combinaison. Il essayait tant bien que mal de garder sa bonne humeur.

Le «métier», malheureusement, le rongeait conne les autres et il se trouvait porté de plus en plus à des excès de toutes sortes qui finirent par lui être fatals. En attendant, il essayait de compenser l'ennui de son entourage londonien, en planant avec sa musique. Tant qu'il était en Angleterre, il vivait en bohémien tranquille dans une sorte d'enfance retrouvée, pleine de jouets magnifiques débarrassée tous soucis. Sa personnalité provoquait des changements autour de lui: on commençait à se coiffer et à s'habiller à la 'Hendrix". Ce qui était à Londres un divertissement underground allait prendre aux Etats-Unis, quelques mois plus tard, des proportions plus importantes.

On a parlé plus haut de son influence sur les musiciens lors du festival de Monterey. Celle-ci en fait s'étendit à bien d'autres sphères. Les "freaks" qui jusqu'alors vivaient dans de bonnes vibrations et des mots de velours "amour-paix-tous ensemble", n'avaient jamais encore été dérangés dans leur planète. Jimi devait leur révéler des parties d'eux-mêmes auxquelles ils ne s'étaient guère référés et qui leur faisaient un peu peur. Du coup Jimi Hendrix lui-même inspira une certaine crainte. Il n'en fallait pas plus pour qu'il commence à s'intéresser sérieusement ses frères de race. Ceux-ci, submergés de culture blanche de tous les côtés, voyaient plutôt d'un bon oeil arriver ce grand diable qui avait leur couleur et possédait un "soul" aussi fantastique.

A ce moment-là, une partie de la communauté noire des grandes villes commençait à être touchée par les idées de Malcom X et du Black Power. Une stratégie révolutionnaire se dessinait, dont l'un des objectifs principaux était la prise de conscience par le peuple noir de sa culture, de sa place dans l'Histoire. Il s'agissait de lui redonner la fierté que des siècles veugles à des schémas culturels étrangers avaient progressivement effacée pour donner partout de lui-même l'image réactionnaire de l'Oncle Tom. On lui avait répété depuis qu'il était là que les blancs lui étaient supérieurs, que ses pensées étaient supérieures, que leur peau était plus belle. Tant et si bien qu'il n'avait plus confiance en lui-même et se réfugiait à mi-chemin entre le misérabilisme et la monotonie. De conscience noire là dedans, point.

"JE SUIS NOIR ET JE SUIS FIER"

C'est pourquoi les premiers slogans du Black Power étaient: «Le noir est beau», «criez le très fort, je suis noir et je suis fier». Tout un peuple se réveillait. Sa musique, elle, avait du mal à suivre. Le conformisme blanchâtre dominait et même chez les chanteurs les plus «soul», il n'y avait pas grand monde pour crier haut et très fort la beauté de la peau noire. Et puis la sonorité rappelait trop les églises d'une religion amenée par les blancs. Il suffisait de remplacer «Lord» par «Baby» pour passer du Gospel au Rythm-and-Blues. Seuls, sur la côte Est, quelques musiciens de Jazz s'étaient lancés dans quelque chose de nouveau, qui correspondait à un engagement politique profond. Cette musique, cependant, ne touchait qu'un nombre assez restreint de gens, et n'avait pas la même portée, ni l'audience de la musique populaire.

Jimi Hendrix ne fut pas accueilli comme le Messie. Les premiers publics en 1967, furrent surtout composés de blancs Quand on joue entouré de musiciens anglais, il ne faut pas s'attendre à recevoir du jour au lendemain des grandes tapes amicales dans le dos de la part des militants. Et puis on commença à observer des changements dans les communautés noires, après le passage de l'Expérience. Les jeunes s'habillaient de façon plus colorée, laissaient pousser leurs cheveux à la manière de Jimi, fraternisant plus volontiers avec les jeunes blancs marginaux. Un type nouveau apparaissait, équivalent noir du hippy, beau, chatoyant, et ouvert, avec une pointe de fierté agressive. C'est que Jimi leur disait des choses qui leur allaient droit au coeur: en lui ils retrouvaient le noir superbe, dont la sexualité librement affichée effrayait les blancs qui compensaient impuissance et refoulement depuis des siècles par tout un arsenal de lois ségrégationnistes et de brimades sociales. Lui, il faisait l'amour sur scène, donnant à tout le monde une formidable leçon de tendresse et d'érotisme sauvage libre. Jimi, c'était le sexe du pouvoir noir, quand Malcom X en était la tête. Les musiciens noirs eux-mêmes copièrent son attitude scénique, son langage, sa façon extravagante de sa vêtir, comme Sly Stone ou Buddy Miles. Il leur faisait découvrir cette chose insensée: on pouvait tout oser. Tout était beau, et rien ne l'était jamais trop pour affirmer ce que l'on était. Il fallait faire sortir de soi ce que l'on avait de meilleur à offrir, et n'écouter pour cela que son «feeling»

HÉROS DE LA RÉVOLUTION NOIRE

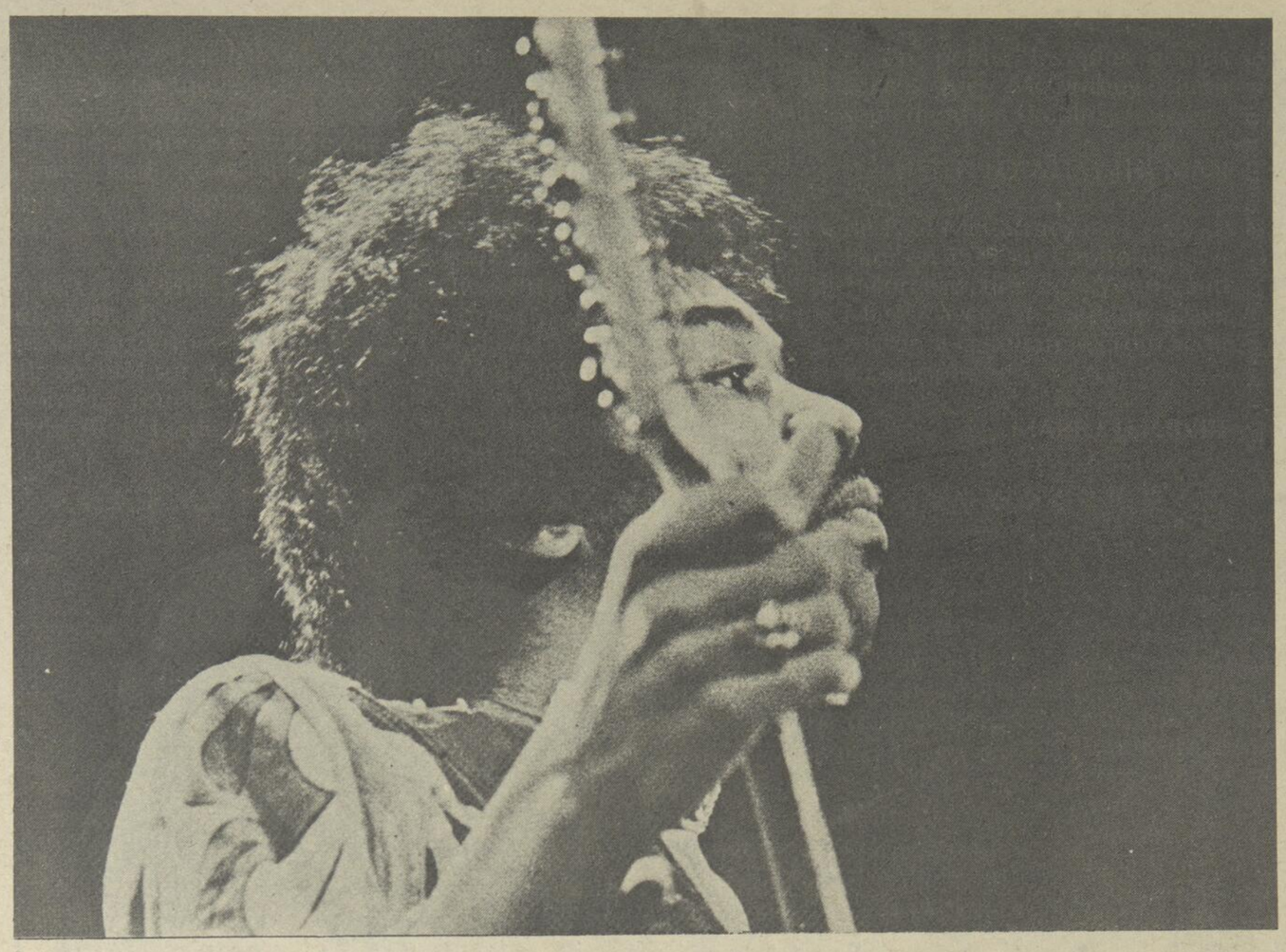
Petit à petit, Jimi devenait un héros de la révolution noire, de la prise de conscience noire, et ce, sans vraiment l'avoir cherché. On ne manquera pas, bien entendu, de l'assimiler aux Black Panthers, ou de lui donner de nombreuses relations dans le mouvement. Or il ne fit jamais partie d'aucun de ces groupes, ni n'entretenait de relations très vives avec eux. La révolution, c'était lui. Une manière de vivre, une affirmation: être. On pouvait dire de lui que, selon le mot de Linn House, fondateur d'Innerspace, la «révolution était dans sa chair». Tout ce qu'il faisait avait une importance à ce niveau là. L'homme évoluait en même temps qu'évoluait le mouvement dans lequel il s'inscrivait, connaissant avec lui ses moments de joie et de lumière, dans les premiers feux de l'aurore lycergique, et ses moments de misère dans le trouble des drogues dures. Il ne dictait pas les événement: il était les événements. Miroir fidèle de la réalité d'une époque, que d'autres traverseraient sans doute avec moins de difficultés, parce que des types comme lui avaient éclairé le chemin...

RETROUVER LA SIMPLICITÉ

Un long moment se passa, avant que Jimi ne remette les pieds dans un studio avec un groupe constitué. Après la dissolution de l'Expérience, il n'avait pu réunir immédiatement les musiciens dont il avait besoin pour le soutenir dans sa progression. Une période de solitude, entrecoupée de jam-sessions et d'impromptus, l'avait amené à reconsidérer ses conceptions, pour repartir sur des bases plus simples. Toutes ces expériences électro-acoustiques des premières années l'avait laissé dans un état de confusion, dont il fallait bien sortir, pour trouver la simplicité, la fluidité.

Le premier retour qui s'imposa de lui-même, fut effectué vers ses origines: rencontre de musiciens noirs, travail en leur compagnie sur la musique de leur peuple. Il devait en résulter quelque chose de plus clair, apparemment; un son bien dégagé de futilités électroniques encombrantes. En juillet et août 1970, Jimi Hendrix enregistra deux albums dans un studio qu'il avait contribué à mettre en route, «Electric Lady», à New York. Là, il était chez lui, travaillant énormément pour produire une musique de plus en plus belle. Tous les témoignages de cet immense travail sont restés empilés dans les armoires du studio, et, régulièrement, les nouveaux gérants de celui-ci les ressortent pour gagner trois sous avec un matériel que Jimi lui-même n'aurait sans doute jamais voulu rendre public, ne le jugeant pas assez bon pour être diffusé. On peut donc considérer que, parmi les albums qui paraîtront dans le futur — seuls pourront être retenu comme l'approbation de Jimi Hendrix les deux enregistrés durant l'été 70,«Rainbow bridge» et «Cry of love».

HENDRIX
(SUITE)



"Rainbow bridge" était un film réalisé par Chuck Wein à Hawai. Il comprenait un grand nombre d'éléments de la culture des années 60: yoga, sexualité, drogues, politique, surf, communautés, musique, écologie, et, en général, mysticisme. "Hendrix, disait Wein était totalement ouvert sur la réalité cosmique. Nous savions que si nous l'amenions dans un endroit aussi vibrant d'amour que Maui, il jouerait comme jamais aupravant, bien au-delà du mélange drogue-sexe-électricité que les gens demandent habituellement". 800 personnes l'écoutèrent, sur les flancs du volcan Haleakala, cratère du soleil (rapporté dans Eart d'août 71). La musique du film, elle, fut enregistrée en plusieurs fois, surtout en studio. Beaucoup de gens participaient à son élaboration, aux côtés de Jimi Hendrix. Son ami Billy Cox, à la basse, faisait apparaître dès le premier morceau, toute la différence de son jeu avec celui de Noel Redding. Plus heurté, et plus proche des harmonies du blues, que celui de son homologue anglais, il semblait mieux convenir à la nouvelle orientation déterminée par Jimi. "Dolly dagger" était typiquement de cet état d'esprit.

Dans "Earth blues", on retrouvait les choeurs chers à Phil Spector — les Ronettes — sur un excellent tempo de Rhythm and Blues, qui prenait parfois des allures de gospel. La suite nous ramenait vers un climat plus "hendrixien": "Pali gap" s'ouvrait sur une cascade de notes, deux guitares improvisant l'une sur l'autre en re-recording. L'impression de dédoublement était encore accentuée par les deux percussionistes, Mitch Mitchell (batterie), et Juma Edwards (bongos). Une multitude de sons produisaient ainsi une trame très serrée, sur laquelle pouvait évoluer une des guitares, tandis que la basse et les percussions fournissaient un accompagnement tranquille, tout en douceurs, comme pour une ballade.

La version de "Room full of mirrors" présentée ici, avait été enregistrée avec l'équipe de Band of Gypsys, Buddy Miles et Billy Cox, en novembre 1969, et permettait de se rendre compte de certains aspects de cette formation, en butte à des difficultés de mise au point, de communication. Les deux compères semblaient mal s'accommoder en effet, de certaines astuces de Jimi, comme ces échos tournants, ces dérapages sonores, cherchant à donner l'impression de réflexions dans une multitude de miroirs. Autre expérience, mais solitaire cette fois, la première version de "Star spangled banner", l'hymne national américain. Enregistrée six mois avant Woodstock, elle utilisait toutes les ressources des larsens. Plusieurs guitares étaient prises en re-recording. Tandis que l'une en stridences, ronflements, explosions, crissements, dénaturant au maximum les harmonies, comme pour souligner le monde de bruit et de fureur qui se dissimule derrière le patriotisme, tournant en dérision les pompes officielles qui accompagnent les mascarades politiques.

"LOOK OVER YONDER"

"Look over yonder", ensuite, était sans doute un des derniers morceaux enregistrés par l'Experience, et permettait de sentir le chemin tracé par rapport à ceux enregistrés en 1970. Les voix frêles de Mitchell et Redding contrastaient étonnamment avec la guitare déchaînée. Excellente introduction au très long blues exécuté en public, à Berkeley, en mai 1970. La voix ample, très forte, de Jimi, ouvrait le spectacle, suivi par une partie de guitare un peu dans la lignée de Voodoo chile, mais avec au moins le double de volume sonore. Le jeu d'Hendrix, dans ce genre de circonstances, était de produire un vrombissement sur les cordes basses, afin de disposer d'une masse sonore suffisamment dense pour exécuter par-dessus les soli sur les cordes aiguës. Il fallait pouvoir reproduire, dans une certaine mesure, les juxtapositions de plusieurs guitares, utilisées en studio. Billy Cox fournissait ici un accompagnement classique, laissant toute latitude à Jimi de se défoncer comme il l'entendait. Il jouait à la limite extrême du contrôle des larsens, ponctuant chacune de leurs apparitions d'un grand coup de vibrations basses, qui faisaient trembler les murs.

Un morceau très inspiré de "Hey Joe", "Hey baby" clôturait cet avant dernier album, reprenant comme une note un peu nostalgique, des accords perdus dans le lointain. Il s'en dégageait un calme peut-être inspiré par les musiciens de la West Coast. Le temps des superbes envolées finales semblait avoir cédé la place à la tranquille beauté du crépuscule.

Le dernier album, Cry of love, s'ouvrait sur une incantation, un appel à la liberté ("Freedom") Le langage était beaucoup plus proche de celui du peuple noir, fier, avec une pointe d'agressivité, histoire de bien remettre les choses à leur place. Finies les planètes magiques, et la science-fiction. Sur un rythme plus simple s'exprimait la volonté d'une libération, de lui-même peut-être. "Drifting" mettait l'accent sur un autre aspect de la recherche désormais entreprise par Hendrix; celle d'un climat de sérénité, souligné ici par les notes du vibraphone de Buzzy Linhart. Liberté, errance dans la nature, amour, revenaient fréquemment dans les chansons de cet album, résumant parfaitement les préoccupations et les aspirations de Jimi. Dans "Esy rider", soutenu par Stevie Winwood et Buddy Miles, il poursuivait encore son affirmation: "He's dying to be loved", "Il veut être aimé au point d'en mourir./Il va vivre si follement/Aujourd'hui est pour toujours, proclame-t-il/Il parle de mourir./C'est si tragique, petit/Mais ne t'en fais pas pour aujourd'hui/Nous avons la liberté venant de notre côté."

"Night bird flying" portait encore la marque de Band of Gypsys, un Rhythm and Blues classique, accentué par le tempo de la basse de Billy Cox. Cette manière particulière de présenter les morceaux, depuis l'expérience de Noël 1969 conférait un tout autre caractère à la musique de Jimi Hendrix, la rendant plus simple et plus accessible, mettant mieux en valeur ses textes. D'ailleurs, les mots eux-mêmes étaient prononcés de façon beaucoup plus claire, plus intelligible, parfois avec un certain flegme goguenard, comme dans "My friend" histoire de deux amis émêchés, mêlant imaginaire et réalité, avant l'invocation de "Straight ahead" accentuée par des temps répétitifs: "Je ne pense pas pouvoir y arriver tout seul/Faudra pousser en avant/Seigneur, je suis resté replié sur moi-même/Faudra pousser en avant". Un bref regard en arrière, sur les années de solitude, avant qu'il puisse enfin reformer un orchestre, afin de poursuivre sa marche en avant.

"ASTRO MAN"

"Astro man" semblait vouloir reprendre l'un des thèmes favoris de Jimi Hendrix, à ses débuts, la science-fiction. Mais cette fois, elle ne servait plus à emmener les auditeurs dans quelque voyage lointain, plein d'une sombre magie. Elle était prétexte à renforcer, une fois de plus, le message de paix, si important à cette époque. Un tempo très allègre, enlevé, une sonorité assez appuyée, sur les cordes vibrantes, venaient derrière l'image

d'Astro man, toute en glissandos et dérapages habiles, guitare planante à laquelle Jimi Hendrix imprimait un mouvement, une direction. Bizarrement, comme beaucoup d'autres chansons de ce dernier album, il s'agissait d'une histoire racontée au temps passé. "Angel" sur un tempo tranquille, racontait encore la visite d'un génie ailé, venu "d'ailleurs" sans doute une femme idéalisée, que la chanson suivante "In from the storm" présentait d'une manière plus concrète: "La pluie me déchirait/J'était si seul et froid/La pluie bleue qui pleurait me déchirant/Je veux te remercier ma douce chérie/Pour avoir creusé dans la boue et m'avoir enlevé"

Et, seule conclusion possible, après tant d'appels et d'invocations à la liberté, à l'amour: le calme revenu, la sérénité. Une ballade bluesy ("Belly button window") prise sur un tempo léger, avec une wash-wah découpant une fine dentelle assez complexe, autour des mêmes accords répétés à l'infini par une steel-guitar venue tout droit du Mississipi. Le voyage était terminé, dans le pays qui l'avait vu naître, celui du blues.

Justement, le thème de cette chanson racontait, non sans humour, l'histoire d'un bébé encore dans le sein de sa mère, deux cents jours avant sa naissance: "Je regarde tout autour/Et je vois beaucoup de sourcils froncés/Et je me demande s'ils ne veulent point de moi". Il regarde à travers la "fenêtre du bouton du ventre" (le nombril), et se rend compte que ses parents, peut-être, ne veulent pas de lui. Souvenirs de la prime enfance de Jimi, partagée entre l'affection de parents séparés. La douleur de la naissance était sous entendue dans cette dernière chanson, si proche d'un autre moment, difficile lui aussi.

DISCOGRAPHIE COMPLETE

Discrographie, par ordre chronologique d'enregistrement. "Friends from the beginning" Jimi + Little Richard.

"Shout"
Enregistré en Printemps 1966

"Live". Jimi + Curtis Knight.
Volume 1: I'm a man. Sugar pie honey bunch. Get out of my life woman. Ain't that peculiar. Last night. Satisfaction. Land of thousand dances.
Volume 2: Driving south. California night. On the killin' floor. What'd I say. I'll be doggone. Bright lights big city.*

"Are you experienced"
Foxy lady. Manic depression. Red house. Can you see me. Love or confusion. I don't live today. May this be love. Fire. 3rd stone from the sun. Remember. Are you experienced.
Produit par Chas Chandler et Mike Jeffery. Été 1967

"Historic performances recorded at the Monterey international pop festival".
Like a rolling stone. Rock me, baby. Can you see me. Wild thing.
Produit par Lou Adler et John Phillips. Enregistré par Wally Heider. Juin 1967

"Axis: Bold as Love"
EXP. Up from the skies. Spanish castle magic. Wait until tomorrow. Ain't no telling. Little wing. If six was nine. You've got me floating. Castles made of sand. She's so fine. One rainy wish. Little miss lover. Bold as Love.
Produit par Chas Chandler et Mike Jeffrey. Noël 1967

"Electric Ladyland"
And the Gods made love. Electric Ladyland. Crosstown traffic. Voodoo chile. Little miss strange. Long hot summer night. Come on. Gypsy eyes. Burning of the midnight lamp. Rainy day, dream away. 1983. Moon, turn the tides. Still raining, still dreaming. House burning down. All along the watchtower. Voodoo chile
Produit par Jimi Hendrix. Automne 1968

"Experience"
Opening jam (sunshine of your love). Room full of mirrors. C blues (People, people, people). Smashing of amps.
Bande originale du film. Février 1969

"More Experience"
Little Ivey. Voodoo chile. Room full of mirrors. Fire. Purple haze. Wild thing. Bleeding heart.
Bande originale du film. Février 1969

"WOODSTOCK 1"
Star spangled banner. Purple haze. Instrumental Solo.

"WOODSTOCK 2"
Jam back at the house. Izabella. Get my heart back together.

"Band of Gypsys"
Who knows. Machine gun. Changes. Power of soul (Power to love). Message to love (message of love). We gotta live together.
Produit par "Heaven Research" Enregistré par Wally Heider. Jour de l'an 1969/1970 (Entre parenthèses: titres originaux)

"In the West"
Rap intro. The Queen. Sergeant Pepper's lonely hearts club band. Little Wing. Lover man. Johnny B. Goode. Blue suede shoes. Red house. Voodooo chile.
Produit par Eddie Kramer et John Jansen. Été 1968. Mai 1970 Septembre 1970

"Rainbow bridge"
Dolly dagger. Earth blues. Pali gap. Room full of mirrors. Star spangled banner. Look over yonder. Hear my train a comin' Hey baby.
Produit par Jimi Hendrix, Mitch Mitchell, Eddie Kramer et John Jansen. Octobre 1968. Mars 1969. Novembre 1969. Janvier 1970. Mai 1970 Juin 1970

"The cry of Love"
Freedom. Drifting. Ezy rider. Night bird flying. My friend. Straight ahead. Astro man. Angel. In from the storm. Belly button window.
Produit par Jimi Hendrix, Mitch Mitchell et Eddie Kramer. Été 1970

"War heroes"
Bleeding heart. Highway child. Tax free. Peter Gunn. Catastrophe. Stepping stone. Midnight. 3 little bears. Beginning. Izabella.
Produit par Eddie Kramer et John Jansen. Diverses dates, de 1968 à 1970

"Isle of Wight"
Midnight lightning. Foxy lady. Lover man. Freedom. All along the watchtower. In from the storm.
Septembre 1970

"Greatest hits"
Purple haze. The wind cries Mary. Up from the skies. Stone free. Burning of the midnight lamp. Hey Joe. All along the watchtower. Foxy lady. Bold as Love. Crosstown traffic. Highway child. Fire.

45 tours
Hey Joe/Stone free
Purple Haze/51 st anniversary
The wind cries Mary/Highway child.
The stars that play with laughing Sam's dice.
Stepping stone/Izabella

Chansons extraites d'albums pirates.
Radio one theme Gettin' my heart back together (again). Hounddog. Experiencing the blues. Land of the new rising sun. Slow blues. Sergeant Pepper's lonely hearts club band. I'm gonna leave this town.

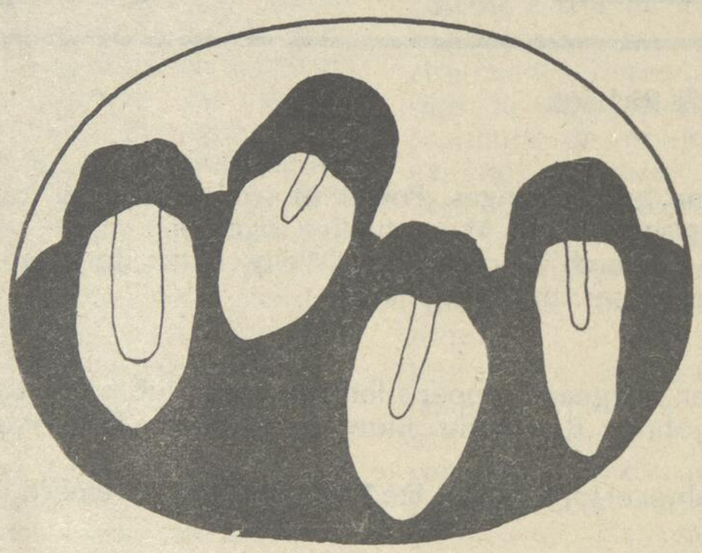
Albums pirates
BBC Radio
Live Experience 1967-1968 Live at the Isle of Wight festival.
Isle of Wight festival Sky high!

et si on parlait de ce fameux "album blanc" des BEATLES

Nombreux sont ceux d'entre vous qui doivent se poser des questions au sujet de ce fameux albun blanc.

Quoi de plus légitime en effet, si on prend en considération l'incroyable carrence de renseignements qui ont été jusqu'ici officiellement fournis à propos de ce double Lp. Il fait avant tout, pour bien comprendre les choses, prendre en considération quelques faits qui ont marqué la petite histoire de ce double.

Avant le début des enregistrements, il semble bien que les Beatles s'étaient fixés un but bien précis. Après le pas de géant concrétisé par sgt pepper et différentes confirmations de qualités avec les singles tels que ' Hey Jude ', le temps était venu en mai 1968 d'effectuer un nouveau pas ceci était capital pour les Beatles: faire aussi bien que Sgt pepper mais également creuser un trou aussi important que celui qui existe entre ce dernier et ' Revolver '.



Voilà la trame générale. Ceci ne semble pas malheureusement avoir été très bien compris par la direction de chez Apple. En effet contrairement à Sgt Pepper et parallement à des contraintes commerciales considérables, un planing fut imposé aux Beatles. Radical pour mettre par terre toute spontanéité, toute qualité naturelle. Heureusemant pour nous, les Beatles possédaient déjà aux débuts des enregistrements de certaines mélodies de très haute qualité mais n'arrivant pas loin de 30 morceaux minimun nécessaires pour remplir le double, il fallut bien en écrire d'autres: certains furent parfaitement réussis, d'autres, avouons-le objectivement, furent complètement sabotés.

Ce qui devait arriver est arrivé et les enregistrements démarrèrent lentement le 30 mai 1968, les Beatles voulant prendre leur temps de façon à être sur de bien faire. Puis la machine se mit à tourner un peu plus rond, plus le temps avançait, plus les enregistrements s'avéraient satisfaisants. Mais la date limite du mixage final était le 13 novembre, le mixage final les 14 et 15 novembre, la vente du disque devenait possible le 30 novembre soit avec près d'un mois de retard.

Ceci explique que certains enregistrements durent être faits en un temps record, parfois même à la vas vite, n'hésitant pas lors du choix final à éliminer des chansons de qualité qui n'étaient pas mixées faute de temps.

Malgré cette atmosphère de travail quelque peu gênante, il semble bien et ceci en vous laissant toute liberté de jugement que les Beatles soient tout de même parvenus en grande partie du moins, au but qu'ils s'étaient fixées: faire quelque chose de bon et de différent.

Différent n'est peut-être pas le mot exact, mais ce fut certainementdifférent, c'est que les Beatles étaient décidés à imiter ou si vous préférez à enregistrer des morceaux "à la manière de": à la manière des Beach Boys, de Hendrix, de Dylan, de Clayton, du folk, du blues, du Rock, des chansons pour enfants et mêmes des Beatles eux-mêmes.

Voilà donc très schématiquement résumé les différentes carractéristiques qui nous permettent de mieux replacer ce double dans la lignée générale des enregistrements de Beatles et de savoir à quel tournant de leur évolution musicale il doit se situer.

Ce n'est pas mon propos de vanter la qualité de tel ou tel morceau, c'est évident depuis 68 , votre opinion est faite. Cependant, pour cet album, il semble que le temps soit venu d'en savoir un peu plus. Aussi, si vous le voulez bien, examinons les enregistrements un à un.

Les séances d'enregistrements commencèrent le 30 mai 1968 exactement. Il est à noter que la pluspart d'entre eux ont été effectuer de nuit dans les studios d'EMI. Le numéro 2 pour les enregistrements et les arrangements importants et le numéro 3 pour quand les Beatles étaient seul. Le reste fut enregistré au studio Trident, ceci dû en grande partie à des décalages de planning au studio EMI.

REVOLUTION NUMBER NINE

Le 30 mai donc, au studio EMI, débutèrent les enregistrements de "Revolution number nine" et "Revolution number one". Avant même la sortie du simple "Hey Jude" en août 68, les Beatles estimèrent qu'ils allaient reprendre la face B "Revolution" qui, selon eux, avait été baclé pour en faire quelque chose de plus solide.

En fait, c'est l'idée directrice, de "Revolution" qui a été retenue. Un choix s'imposa à eux: ou bien reprendre purement et simplement le morceau, ou bien changer le tempo, ou bien faire quelque chose d'énorme qui reprendrait simplement l'idée de l'atmosphère cahotique et révolutionnaire qui était suggérée à la fin de la version du simple.

Ce furent ces deux dernières idées qui furent retenues. Éliminons tout de suite "Revolution one"; pour les Beatles "Revolution number nine" devait être une des pièces maitresse du disque, dans la pratique on arriva à tout autre chose.

A partir des bandes magnétiques coupées, passées à l'envers, de conversations, de cris, etc, les Beatles voulaient, sans y travailler vraiment eux-mêmes, faire quelque chose du style symphonie cahotique incohérente.

Passons tout de suite sur ce qui a été dit à son sujet: enregistrement d'accident de voiture de Paul, passé à l'enver et conversation chuchottée. C'est sans fondement, et même si cela ne l'est pas, tel l'accident, cela n'a pas pour but que de ridiculiser, se moquer et en fin de compte leurrer les inconditionnels incapables de juger par eux-mêmes. A noter cependant l'intro fantastique de Paul digne de "her majesty" d'abbey Road. L'expression 'number nine' est tiré d'un disque d'éducation scolaire, le commentateur annoncant la leçon numéro 9. Peut-être une allusion au groupe américain "Anarchic" qui porte le sigle "Revolution number nine"

Le numéro 9 représente également le nombre de lettres contenues dans le nom de McCartney. Enfin les chuchotements du début ne sont pas des explications révélatrices de la part de Neil Aspinal comme on la prétendu, mais beaucoup plus banalement un enregistrement dans lequel Alister Taylor, un manager d'Apple, s'adresse à George Harrison en train de déjeuner dans le studio:

"I have brought some claret for you George but I forger I'm sorry, will you for give me?"

A noter que la version lente "Revolution One" avait été d'une durée initiale de 10 minutes. Elle était ramené à 4 minutes sur le disque. C'est Paul qui est au piano et John au vocal principal. A rappeler également les regrets de John, après la sortie du simple, au sujet de l'allusion à Mao Tsé Tung. Ceci a été ajouté par lui à la hâte dans le studio, pressé par le temps pour achever les paroles.

BLACKBIRD

Le 11 juin débute au studio EMI, les enregistrements de "Blackbird" rien de spécial à noter à son sujet sinon la date tardive de l'enregistrement qui relève certaines difficultés dans la mise en train

Ce morceau, véritable petit chef-d'oeuvre, est signé Mc-Cartney / il assure la voix, la guitare de même que la guitare acoustique en arrière plan, ajouté ultérieurement dans le mixage final.

GOOD NIGHT

Le 1 er juillet, toujours chez EMI, débute l'enregistrement de Good Night". Deuxième trou dans les scéances d'enregistrement, la machine n'est pas encore très bien huilé. Il est vrai que cette chanson a demandé pas mal de préparation, dont la mise en place d'un orchestre à cordes comprenant 30 musiciens y compris un harpiste, dirigé par George Martin.

Les choeurs, en dehors des Beatles, sont assurés par 4 filles. Officiellement, cette chanson écrite spécialement pour Ringo est signé Paul et John. De l'avis même de Ringo, c'est John qui l'a écrite pour lui. On aime ou on aime pas, en tout cas on est loin du son de Liverpool. A rattacher plus objectivement au 1 et 33 tours de Ringo.

L'arrangement orchestral a été effectué par George Martin lui-même et de l'opinion personnelle de John, cela ne vaut pas grand chose.

Si l'on juge cette chanson par rapport à l'ensemble, il semble bien qu'il faille la rattacher à la série des paridies imitées, thême générale du double; ici à la manière d'une berceuse pour enfants.

Il est vraisemblable que les Beatles se moquent tout en permettant de faire mieux que ce qui a été fait.

OB-LA-DI - OB-LA-DA

Les enregistrements ont commencés le 2 juillet toujours dans les studios EMI , cette-fois ci la machine Beatles est en route, visiblement les 4 garçons s'amusent; Paul se moque de Paul. Les Beatles se moquent des Beatles

Cette chanson signée Paul, est en fait une imitation des chansons populaires que l'on peut entendre dans les pubs, suggérée par la bastringue sur lequel il joue. Mais c'est aussi une imitation de ce que Mal Evans appelle le style "calypso"

Originaire de Trinidad, carractérisé par un jeu de syllabes sèches et de rithmes syncopés, généralement improvisés sur une trame musicale

sans fin, c'est bon mais comme tout, il ne faut pas le prendre au 1 er degré. Paul est au piano et c'est Hohn qui ferme ce morceau satirique en lançant, comme il le fait souvent un petit 'thank you'.

DON'T PASS ME BY

Le 12 juillet débute les enregistrements de "don't pas me by" toujours dans les studios EMI. C'est le premier morceau réellement signé Ringo et réalisé effectivement par lui. Il a la belle part et se sent à l'aise dans ce style qu'il reprendra plustard, ici à la manière du Country Western. Accompagné par un très bon musicien de studio au violon, c'est Ringo lui-même qui joue, non pas sur un horgue électrique Hmmond mais sur un piano spécialement arrangé pour lui par les techniciens de George Martin.

En résumé, un Ringo sentimental dans un morceau qui lui fait visiblement plaisir et lui permet de se placer à la même hauteur que les autres membres.

CRY BABY CRY

Le 15 juillet débutent les enregistrements de "Cry baby cry", un des meilleurs morceaux du disque, signé par John. Cette chanson est typiquement Lennoonienne aussi bien par le rythme que par la voix. Les paroles ont une imitation des histoires pour enfants. John est donc au vocalet c'est généralement lui qui, en superposition des bandes, tient le piano et l'orgue. L'harmonium est tenu, lui, par Geoge Martin, les choeurs et les autres instruments sont bien évidemment assurés par les 4 Beatles.

A signaler que le groupe à passé une nuit entière à trouver le dernier vers pour le faire coller correctement à la mélodie. Dans l'ensemble, cette chanson est plus Beatles qu'une simple imitation et semble être un peu à part sur le total des 30 morceaux.

HELTER SKELTER

Le 18 juillet débute l'enregistrement de "Helter Skelter", toujours chez EMI. Totalement différent du style des Beatles, ce morceau à dû vous surprendre. Le moins que l'on puisse dire c'est qu'il est étonnant à de nombreux points de vue.

En ce qui concerne la forme musicale et le style, on reconnait tout de même assez facilement la touche de Paul. Ce morceau avait fait sensation dans les les milieux qui n'étaient pas spécialement fanatique des Beatles. Aussi étrange qu'il puisse paraître, ce morceau n'en est pas moins excellent

D'après ce qu'on a pu constater, il semble cependant que les Beatles se trouvaient lors de l'enregistrement dans un état que l'on qualifiera de second. Passons...

La version originale durait 24 minutes. Preuve qu'ils l'ont aimé et qu'ils se sentaient à l'aise. Cette version a été largement écourtée sur le disque; ceci explique la coupure avant la fin originale tandis que technicien touche à tous les boutons, coupant, augmentant ou baissant l'un ou l'autre des micros durant les secondes finales.

Ringo conclut par: "I've got blisters on my fingers" (j'ai des ampoules aux doigts). Ceci a été ajouté ultérieurement bien que cela ne figure pas sur certaines des premières presses anglaises.

C'est lors de cet enregistrement également que les Beatles ont utilisés, pour la première fois, la première table de mixage 8 pistes de EMI. La version originale de ce mois de juillet fut reprise dans la 2 ième semaine de septembre où on a ajouté une trompette tenue par Mal Evans et un saxo tenu par John Lennon lui-même, mais ce qui a du vous frapper lors de la première écoute, c'est la basse: une basse assez fantastique il faut bien le dire. Eh bien non, ce n'est pas Paul, c'est John Lennon qui avait emprunté la basse de Paul tandis que ce dernier l'échangeait avec une guitare acoustique.

SEXY SADIE

Le 19 juillet, toujours chez EMI , débutent les enregistrements de "Sexy Sadie", signé John Lennon, c'est lui-même qui chante ce blues ballade en s'accompagnant avec une Gibson accoustique. George tient lui la Gibson électrique, tandis que Paul est au piano. D'après John, le thème se rapporte dirrectement au Maharashi.

EVERYBODY'S GOT SOMETHING TO HIDE EXCEPT ME AND MY MONKEY

Le 23 juillet toujours chez EMI, débutent les enregistrement de cette pièce. Rock signé Lennon également, allusion à la drogue et à Yoko. Instruments habituels, titre initial "Come on, come on". Rien d'autre à signaler.

WHILE MY GUITAR GENTLY WEEPS

Le 25 juillet, toujours au studio EMI, débute l'enregistrement de "While my guitar gently weeps". Considéré par beaucoup comme la meilleure chanson du double, ce morceau est signé et chanté par George Harrison. Officiellement ce blues est joué à 2 guitares accoustiques tenues par George Harrison et John Lemmon. Il joue également de l'orgue. Cependant, de nombreuses rumeurs avaient attribués les solos à Eric Clepton. Bien que ceci a été un jour confirmé par George Harrison lui-même, il convient de se référer plus raisonnablement au journal de Mal Evans, dans lequel on relêve la participation très active à ce morceau d'un musicien de studios répondant au nom d'Eddie Clayton, n'ayant aucun rapport avec l'Eddie Clayton de Liverpool avec lequel Ringo a joué une fois dans la première moitié de 1960, dans le groupe "Skiffe group and Mersey Side" avant de devenir le batteur de "Rory Storm and tue Hurricanes" (il est décédé en 1973 trouvé axphixié avec sa mère dans leur appartement de Liverpool).

La rumeur, selon laquelle ce serait en fait George qui jouerait avec la guitare d'Eric Clapton que celui-ci lui aurait donné ce mois de juillet est parfaitement plausible. Cependant, si l'on se réfère toujours au journal de Mal Evans, George n'aurait utilisé cette guitare que le 7 août 68 lors de l'enregistrement suivant.

A noter de façon certaine les choeurs assurée par les 4 Beatles et l'orgue est joué par John Lennon sur une bande à part joué ultérieurement. Ce morceua s'incère parmi le reste comme étant le représentant de "à la manière de" (du blues).

Benoît Chouinard
(collaboration spéciale)

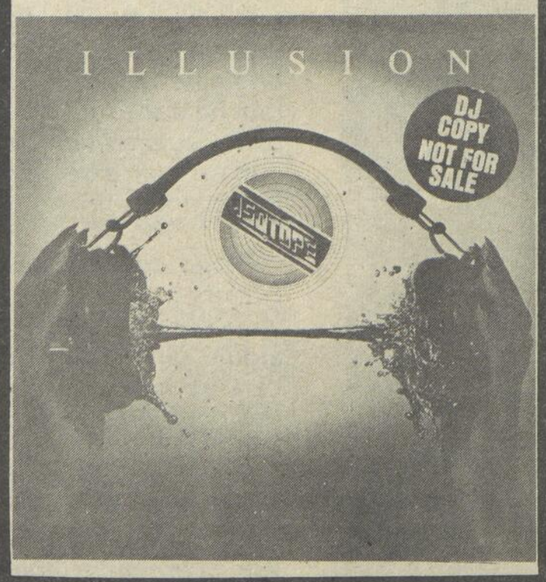
en collaboration avec les compagnies de disques

disco

ROLLING STONES
"METAMORPHOSIS"
ABKCO AnA 1
Distribué par London

Comme un cheveu sur la soupe, nous est arrivé ce nouveau pressage des Rolling Stones. Paru la même semaine que "Best of Rolling Stones" qui lui est sur le label des Stones, Metamorphosis est avant tout une compilation de vieux et de nouveaux morceaux des Stones. Ce n'est donc pas du nouveau matériel, et si il y a quelques titres inconnus, ce n'est en réalité que de vieilles chansons non-utilisées lors de certaines sessions. On retrouve ainsi des titres comme "Out of Time", "Memo from Turner", "Heart of Stone", produits par le vieux manager Andrew Loyd Oldham. Aussi inclu, le nouveau simple "I don't know why" écrit par le trio Jagger/Richards/Taylor. Puis, il y a cette pièce de Chuck Berry intitulée "Don't lie to me" qui est ici semble-til l'oeuvre de Jagger/Richards.

Et pour la première fois sur un album des Stones, on retrouve une composition de Bill Wyman. C'est pas très intelligent et très vite on comprend pourquoi "Monkey Grip" fut un aussi gros flop. En tout 14 compositions qui n'apportent absolument rien sinon quelques inédites pour les collectionneurs. A ce compte, il est presque plus logique de se procurer le nouveau "best of" qui lui comprend des pièces de haute qualité ce qui, croyez-moi, n'est pas vraiment le cas de ce pressage. "Metamorphosis" va probablement se vendre beaucoup parce que les fans des Stones qui achètent n'importe quoi d'eux abondent. Et c'est avec des gens comme ça, que les compagnies de disque collectent des gros sous en publiant des rééditions. Avis aux collectionneurs seulement.



ISOTOPE
"ILLUSION"
Gull GU 402 V1
Distribué par Motown

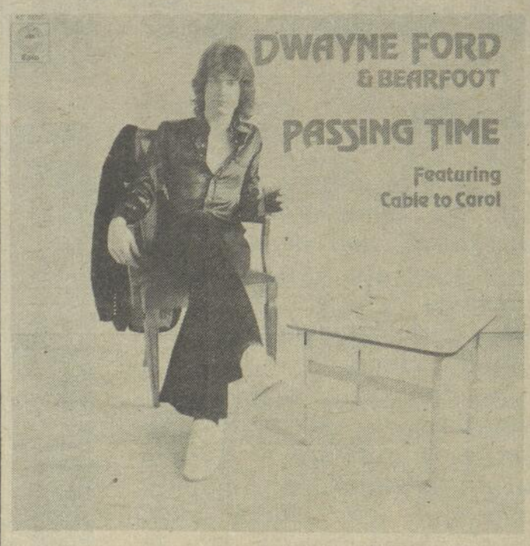
Le groupe s'appelle Isotope et il produit une musique très intéressante. Centrée sur quatres instruments de base, claviers, basse, guitare et batterie, elle réussit à nous emporter vers d'autres espaces. C'est très jazzé comme musique, au fait il semble que les quatres musiciens ont tous des "backgrounds" de jazz.

Le travail de Gary Hoyle à la guitare est parfois exceptionnel tandis que la batterie de Nigel Morris est constamment efficace. C'est Hugh Hopper qui tient la basse assurant une base maléable et mobile. Quant aux claviers, ils sont surtout axés sur les quelques synthétiseurs de Laurence Scott. J'ai cru à quelques reprises entendre du Manfred Mann's Earth Band tellement les deux formations ont de points communs. J'avoue cependant préférer de beaucoup le MMEB. Isotope ne "sonne" pas très rock. Il produit plutôt une musique difficile d'accès qui demande plusieurs heures d'auditions et plusieurs conditions de base dont la plus importante, aimer le jazz. La pochette est très intelligente, tout comme la musique. Isotope, c'est sûrement à surveiller attentivement.

AYERS ROCK
"BIG RED ROCK"
A&M SP 4523

La roche Ayers (Ayers Rock) est la plus grosse roche de l'hémisphère sud. On dit qu'elle mesure plus de sept milles, qu'elle est haute d'un mille et vieille de 3 millions d'années. Ce n'est guère étonnant que le meilleur groupe de jazz rock à sortir de l'Australie porte son nom car après tout la roche se situe dans ce continent là. Le groupe est formé de Chris Brown (guitares), de Col Loughnan (saxophones), James Doyle (guitares) Duncan McGuire (basse) et Mark Kennedy (batterie et percussions) qui dit-on sont cinq des meilleurs musiciens en Australie. Leur musique est obscure, parfois très belle, parfois archi-monotone, très difficilement descriptible.

Les pièces sont longues mais habilement construites. "The Hamburger Song" ou "Big Red Rock" sont quelques unes des plus intéressantes. En tout huit morceaux de musique pour une durée totale de plus de quarante minutes. Enregistré dans un studio en direct les 21 et 22 septembre 74, Big Red Rock est semble-t-il le premier microsillon du groupe. Il plaira à tous les amateurs de progressive-jazz. C'est un pressage à conseiller à tous ceux qui veulent entendre une musique différente, une façon agréable de s'initier au jazz... rock.



DWAYNE FORD
AND BEARFOOT
"PASSING TIME"
Distribué par Columbia

Dans la fidèle tradition des studios Manta Sounds de Toronto, nous arrive ce nouveau produit d'un jeune canadien nommé Dwayne Ford. Il est ici accompagné de Bearfoot, un groupe de Toronto qui a eu un hit il y a quelques années intitulé "Molly" ainsi que de quelques musiciens locaux très hautement cotés. On y retrouve entre autre Whitey Glan (drums) et Prakash John (claviers) qui font désormais partie du "back-up band" de Alice Cooper pour son nouveau tour.

Dwayne Ford pour sa part chante, joue de la flûte ainsi que certains claviers. Il a confié la production de son microsillon à Bob Gallo, celui qui a produit le premier LP de "Aut'Chose"

Ce jeune bonhomme produit de très belles ballades admirablement bien soutenues par un très beau piano et des arrangements somptueux. C'est en fait la production commerciale par excellence. La pièce "Cable to Carol" nous montre d'ailleurs ce style qui reflète parfois une stupidité camouflée. Les meilleurs morceaux, car il y en a quelques uns sont "There's a life in me", et "Passing Time".

Pour être en mesure d'apprécier ce pressage, il faut aimer les musiques faciles, construites pour capter l'oreille du premier coup. Après tout, Ford a toutes les qualités pour éussir en dehors du Québec... il a un look attirant, une voix bien simple (c'est comme ca qu'on les aime) et une grosse machine de promotion, synonime d'argent, derrière lui.

Mes prédictions s'avèreront peut-être fausses mais j'ai la nette impression que ce disque ne s'adresse pas à la masse québecoise. D'ailleurs, les productions torontoises ne marchent jamais très bien à Montréal. Dans ce cas-ci, c'est peut-être à ne pas souhaiter.

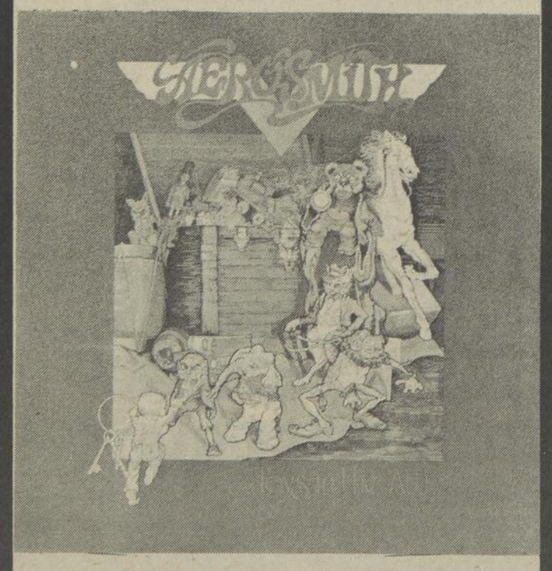
ZZ TOP
"FANDANGO"
London PS 656

Depuis l'apparition de la chanson "La Grange", ZZ TOP est vite devenu une des attractions principales aux Etats-Unis. Au cours de l'été 1974, dans la ville de Austin au Texas plus précisément, ZZ TOP a attiré plus de 80,000 personnes à l'un de ses concerts. C'est justement le compte-rendu intégral de ce spectacle que l'on a gravé sur disque et mis dans un emballage portant le nom de Fandango.

Le trio américain formé de Billy Gibbons à la guitare. Dusty Hill à la basse et Frank Beard à la batterie existe depuis quelques années mais ce n'est que l'année dernière qu'ils ont su mériter un poste dans la ville des supervedettes. Leur musique est rude, crue mais pleine d'énergie. Sur ce disque, il nous offre des versions "live" de "Jailhouse Rock" de "Blue Jean Blues" et de plusieurs autres.

ZZ TOP est un groupe de boogie-rock et pour les aimer il faut absolument aimer ce style musical. Les voix sont aussi rudes que la musique, chez ZZ TOP, il n'y a pas vraiment de place pour la douceur. Ce qui importe est la spontanéité.

"Fandango" est presqu'un document souvenir envers la carrière de la formation américaine. On a souvent dit que TOP puisait sa force en spectacle (je les ai vus en première partie d'Alice Cooper, le 27 décembre 73 au Forum et je dois admettre que ces trois bonhommes dépensent une folle somme d'énergie sur scène) et la preuve est maintenant gravée sur du vinyle.

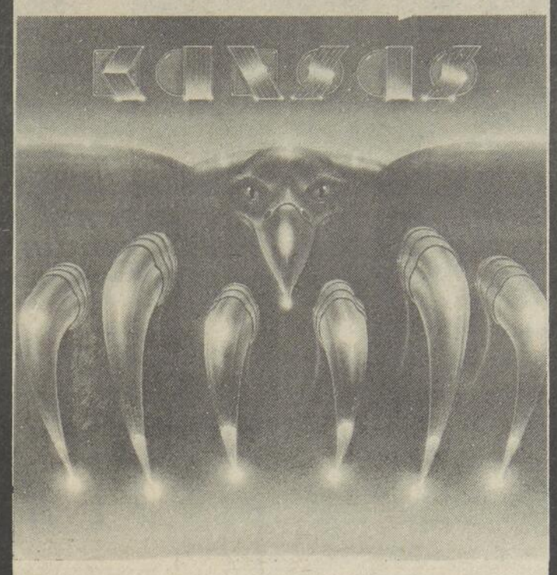


AEROSMITH
"Toys in the Attic"
Columbia PC 33479

En l'espace d'un an, ce groupe de Boston est passé littéralement de petit orchestre local à sensation américaine. Et celle année, on parle d'Aerosmith un peu partout dans le monde. "Toys in the Attic" est le troisième pressage du groupe. Formé de Steve Tyler (voix), Tom Hamilton (basse), Joey Kramer (batterie), Joe Perry (Guitares), Brad Whitford (guitares) Aerosmith est aujourd'hui l'un des plus intéressants groupe de "heavy-rock". Leur musique est simple, pesante et le chanteur soliste resemble à Mick Jagger. Or, avec tous ces atouts, il n'est guère surprenant que le groupe soit si gros aux Etats-Unis.

Sur ce nouveau disque, une seule pièce m'a parue intéressante bien qu'elles se ressemblent presque toutes et il s'agit de "Adam's Apple". Tout comme BTO, si vous aimez une des pièces d'Aerosmith, les chances sont plus que probables que vous les aimiez toutes. Elles sont construites selon le même "patron" puis on "brode" différamment autour d'elles par la suite.

Tout comme ses prédécesseurs, ce nouvel album de Aerosmith va se vendre comme des petits pains chauds parce que cette fois, on a dessiné une très belle pochette. Et l'an prochain, quand Aerosmith sortira son autre sac de répétitions, on pensera à une autre "gimmick" afin que le groupe obtienne son quatrième disque d'or, bof...



KANSAS
"SONG FOR AMERICA"
Kirshner PZ 33385
Distribué par Columbia

Si je vous disais qu'un groupe américain venant de Los Angeles vient de produire là un des plus intéressants microsillons de progressive-rock provenant des Etats-Unis depuis dix ans, vous hésiteriez sûrement. Les Américains n'ont jamais eu la réputation d'exceller dans cette catégorie musicale. Pourtant Kansas, un jeune groupe formé de six musiciens nous offre ici un album superbe.

"Down the Road" amorce l'album. Le violon est ici omniprésent bien que la voix prend le dessus. Ce n'est pas un début fracassant, au fait ce n'est qu'une entrée nous guidant tout droit au premier chef d'oeuvre intitulé "Song for America" J'ai rarement vu des Américains employer des Moogs et ARP de façon aussi convaincante. Le mariage violon-synthétiseurs est ici aussi habilement réussi.

Ce premier chef d'oeuvre est immédiatement suivi du second, la meilleure pièce de l'album intitulée "Lamplight Symphony" et ou les sons riches du synthétiseur ne peuvent nous laisser froids. C'est presqu'inconcevable qu'un groupe américain puisse faire une pièce pareille on jurerait entendre une formation britannique.

"Lonely Street" ouvre la deuxième face, c'est peut-être la pièce la plus faible du disque mais très vite "The Devil Game" nous la fait oublier. Cette dernière nous conduit tout droit à "Incomudro-Hymn to the Atman", le troisième chef d'oeuvre, avec des doses supplémentaires de moog, ARP, moog drum de ARP Strings.

Si Kansas vous est inconnu, il est encore temps de vous y consacrer pleinement. "Song for America" est enveloppé en plus de l'une des plus belles pochettes de l'année. C'est un disque à conseiller à tous les amateurs de progressive-rock. Ce sera dit.

QUAND ON PARLE
DES SUCCÈS
DANS
POP ROCK
Jeunesse
VOUS LES ÉCOUTER
TOUJOURS À
CKVL
FM 96.9

LES PETITES ANNONCES

POP

LE PLUS VASTE CHOIX DE BOOTLEGS AUX QUEBEC AVEC LES PLUS BAS PRIX $6.00 ET $10.00

Nouveautés: Zeppelin Montreal '75 (2), Detroit '75 (2); **Who:** Fillmore West **Beatles** Forest Hill's 65 **King Crimson** Live in texas **Tull** Double-Rock (2) **Spéciaux: Beatles** Judo arena $8.00 **Zep** 3 days after (2) $8.00 **Emerson** California Jam $4.50 yardbirds E. John etc. **Aussi:** G. Giant, Yes, Queen, Sparks, Genesis, E. Presley, J. Cocker, Chicago, J. Winter, Stones, etc....

Catalogue: 0.204 (Accompte C.O.D. $3.00)
Inf: 254-2327 (Entre 6.00 et 9.00 p.m.)
Y.M.C. Records C.P. 53 Succ K Mtl.

VENDRAIS

History of Eric Clapton (2) $6. Derek and the Daminoes (2) live $3. Pink Floyd: Masters of Rock $3. Jimi Hendrix: Soundtrack recording from the film $6. Plus posters .50 chacun. Appeler Alain 676-2853

Physical Graffiti (Led Zeppelin) et White Album (The Beatles) $6.00 chacun plus Dark Side of the moon (Pink Floyd) $2.50 727-5749 ou Michel Rose 6915 21e ave. Apt 6 Rosemont Montréal.

Console de lumière avec frenels et aussi ampli dynaco et un lit d'eau appelez Michel 588-2933

Disques neufs à vendre simple $3.00 double $5.00 Johnny Winter: premier, second Winter and Winter Live; Robert Charlebois: les grands succès de...; Deep Purple: Machine Head Made in Japan; Ten Years After: A space in time Alvin lee company receivded live; Humble Pie: Performance Rackin, smokin'; Strawbs: Early; Jimi Hendrix: Axis bold as love; Bloodrack: Line ; The Guess Who Wheatfield soul, American Woman. Tous ces disques sont neufs. Richard Vanier 603 Lartigue, Laval-des-Rapides 667-0382

Bons long-jeux: King Krinson (Epitaph) $3.00 (Island) $3.00; (live US.A.) $3.00; Gentle Giant (Three Friends) $3.00; ELP (lucky Man) $3.00; Shawn Phillips (Second Contribution) $3.00; Len (Ege Bawyasi) $3.00 Imon Dull (Wolf City) $3.00 Klauss Schulze (Black Dance) $4.00 Tous en bon état: Marcel 843-6034 après 6 heures.

Orgue Farfisa Combo portatif $425 et Bass Hofner genre McCartney $250. Appeler Claude le soir à 671-7414.

ENVOYEZ VOS ANNONCES À:

PETITES ANNONCES
POP ROCK
8381 Haut d'Anjou
Montréal H1J IT8

ou téléphonez de 8 AM à 11.30 AM à 353-9207

MESSAGE

Local demandé sur la Rive Sud pour Groupe Québécois sérieux. Appelez René 658-0057

CAPITAINE NÔ

SPECTACLES DE TOUT GENRES POUR CONGRÈS BUFFET FROID OU CHAUD MARIAGES GRÈVES RÉUNIONS AMICALES FÊTES PLEIN AIR OU COUVERT ETC

659 9389

LES GAGNANTS D'UN L.J. DE MACK

PIERRE LEMAY
16, 13e avenue Sud
Sherbrooke

RICHARD TURENNE
64 St-Gabriel
St-Gabriel de Brandon

FRANCIS LANDRY
Ste-Hélène
Cté Kamouraska

MAURICE CLOUTIER
261 Prince Edouard
Québec 2

MARC COTTON
C.P. 455
1 MCM Leblanc
Gaspé

ANDRE ST-AMAND
4580 Iberville
Montréal.

FABIEN BODE
1639, 17e avenue
Pointe-aux-Trembles

CLAUDE ADAM
241 5e Avenue Est
Amos
Abitibi-Est

LISE GUIMOND
6369 Chateaubriand
Montréal

JEAN-ROCK POULIOT
51 Fraserville
Rivière-du-Loup

GLENN TODD
595 Noel App 11
Sept-Iles

BERNARD VALIQUETTE
310 Forest
Mont-St-Hilaire

AGNES DETRAZ
225 Du Coteau Sacré-Coeur
Rimouski

PIERRE MASSICOTTE
330 Rochon
Donnacona

YVES LACROIX
C.P. 1238
Senneterre

REJEAN COTE
C.P. 176
Bonaventure

CAROL DUCHESNE
222 rue Bagot
Bagotville

NORMAND LEBEAU
1879 De Gaule
St-Hubert

JACQUES BEAUDOIN
7220 Boyer
Montreal.

MICHEL SAVOIE
Balmoral
Nouveau-Brunswick

LUC ST-JACQUES
1169 Voyer
Magog

MICHELLE LANGLOIS
6320 Chambois
St-Léonard.

GUY MORIN
1206 Duchesnay
St-Justin
Cté Maskinongé

SYLVAIN CARON
870 D'Anjou
Alma
Lac St-Jean

SERGE GRENIER
1660 St-Antoine "2
Lachine

OPUS 5
ça s'écoute

Simple: $6.00
Double $11.00

GENTLE GIANT: American Tour 75
STONES: On tour 1973
BOWIE: Live in Santa Monica 1972
GENESIS: Lamb lies Down Live
KING CRIMSON: Giles, Giles, Fripp
ZEPPELIN: Montréal Live 1975 (2)
BEATLES: Abbey Road Sessions 1969 (2)
E. JOHN: British tour (2)

Aussi: Beck Crosby-Stills, Pink Floyd, Who, Elp, Yardbirds, Purple etc. etc...

Commandes C.O.D. acceptées ($2. d'accompte S.V.P.) Catalogue 20¢
Ecrire à:

ROCK'N Roll University
C.P. 413 Succ. K.
Montréal, P.Q.

Commandez votre T-Shirt maintenant

Remplissez ce coupon

Envoyez-le à C.P. 171 Station Beaubien Montréal, P.Q.

Veuillez m'envoyer ..... T-Shirt ☐petit ☐medium ☐grand
Nom .....
Adresse .....
.....
No. 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 Les frais de poste et de C.O.D sont ajoutés
Je vous fais parvenir $4.95 plus taxe Je paierai COD au facteur ☐

DEVANT UNE FOULE PEU ENTHOUSIASME

DU JAGGER À SON MEILLEUR!

Dans la journée de mercredi, on chuchotait, dans les milieux artistiques torontois, et plus particulièrement dans l'entourage des Stones, que les organisateurs de la tournée auraient été déçus du peu d'enthousiasme démontré par les spectateurs présents à la première représentation, qui avait lieu récemment au Maple Leaf Garden. Un journaliste rapportait même, dans un article du Globe and Mail, que Mick Jagger lui-même semblait affecté par ce public plutôt calme.

Tout ça, c'était mardi soir. Voyons plutôt ce qui s'est passé le lendemain, lors de la deuxième et dernière représentation. Tout d'abord, un facteur toujours à considérer lors d'un spectacle qui a lieu à l'intérieur d'un amphithéâtre durant l'été: la température. Et c'était assez chaud, merci! Heureusement, et contrairement à l'habitude pour un show de cette envergure, pas de bousculade à l'entrée. Déjà, à 7.00 les portes étaient ouvertes, et les gens défilaient, par petits groupes, à travers les tourniquets sans aucun embouteillage. Déjà, le tempérament plutôt "cool" de nos voisins anglophones se manifestait. Il était à peine 8.00 et il n'y avait pas la moitié des gens d'arrivés, que la première partie débutait: The Crusaders. Même avec un bon beat, une chanteuse superdanseuse aux costumes extravagants et sexy, ce n'était jamais que de la musique en attendant. ...D'ailleurs la portion du "stage" mise à leur disposition les limitait considérablement, tout comprimés qu'ils étaient entre l'équipement des Stones et la foule qui commençait à emplir progressivement le vieux Garden.

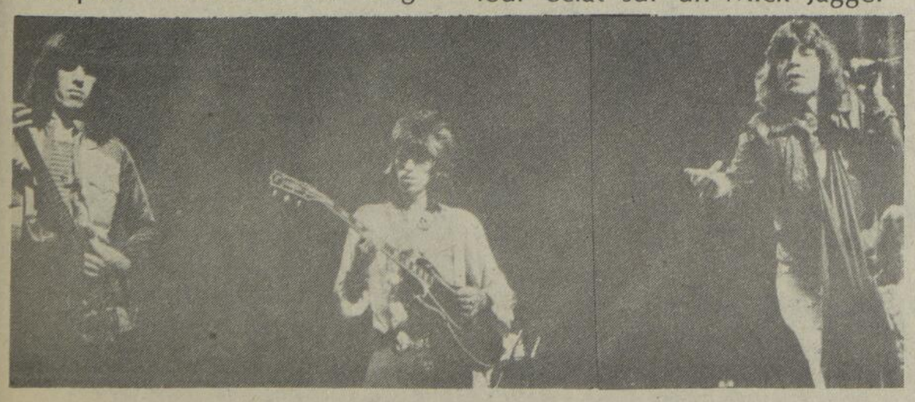
Pendant ce temps, les gens et la chaleur qui continuent d'entrer. Puis, l'entr'acte, plutôt longue. Et l'impatience qui gagne tout le monde. Et la tension qui monte. Et la foule qui commence à crier, taper des mains. Et au bout d'un siècle, les lumières s'éteignent. Au même moment, du plafond du Garden, tombe une fusée éclairante, en même temps que s'allument des milliers d'allumettes, bougies, etc. Pendant l'entr'acte, les préposés au matériel, en enlevant les couvertures étendues un peu partout, nous avaient dévoilé un magnifique stage en forme de fleur à six pétales, et ayant une légère inclinaison, permettant ainsi à tout le monde d'admirer cette merveille artistique. Au-dessus du stage suspendu, un système d'éclairage dépassant, par son ampleur et sa perfection, tout ce qui s'est fait pour un groupe en tournée auparavant. Un stage et un système d'éclairage digne des super-productions de Broadway ou d'Hollywood.

CLASSIQUE ET GRANDIOSE

Et la tension continue de monter. Une musique se fait entendre, classique et grandiose, annonçant la splendeur à venir. Puis, tout autour du stage commence une symphonie de flashes de caméra, grâce et autravers de laquelle il est d'abord possible de distinguer une silhouette, puis une autre, puis une troisième, une quatrième et encore d'autres; autant de silhouettes auxquelles on peut coller différents noms, même dans cette quasi-obscurité. Pour les profanes, il y a Charlie Watts, en plein centre, à moitié caché par ses drums; à sa gauche immédiate, un guitariste du nom de Keith Richard, et à gauche de celui-ci, Bill Wyman, bassman. Pour ceux qui sont mieux renseignés, le guitariste de droite se nomme Ron Woods. Et pour ceux qui ont lu les journaux, le percussionniste qui se tient derrière Charlie Watts se nomme Ollie Brown, et à leur droite, jouant aux claviers, nul autre que le célèbre Billy Preston. Mais pour tout le monde, du simple observateur au maniaque des Stones, l'homme qui est le chef d'orchestre de cette symphonie de flashes, de cris et de chahut, son nom n'est pas un secret. C'est Mick Jagger!!!

ÉBLOUISSANT!

Et soudain, dans un éclair, la musique de présentation fait place à la musique du groupe qui entame Honky Tonk Woman, au moment même où les projecteurs s'allument, déchaînant leur éclat sur un Mick Jagger éblouissant, qui fait lever cette foule d'un seul coup. Vêtu d'une chemise et d'un pantalon de soie bouffants, de couleur blanche et rayés verticalement, et portant par-dessus sa chemise un veston de velours à coupe spéciale, tirant sur le rouge et le rose à la fois, il était chaussé d'espadrille blanches, ses pantalons étant retenus par des cordons rouges lacés à la romaine, du genou à la cheville.



C'était le début d'un mouvement perpétuel qui n'allait cesser qu'un peu plus de deux heures plus tard. Du Jagger, du vrai, qui a dansé, sauté, culbuté, vire-volté sans arrêt, semblant se moquer de la chaleur (il faisait facilement 35°C ou 95°F), et faisant mentir tous ses dénigreurs qui prétendent qu'il a pris de l'âge. Quant aux autres membres du groupe, ils étaient en grande forme, tout à fait disposés à prouver qu'ils forment encore le meilleur "rock band" au monde.

LE BRILLANT RON WOODS

Après "Honky Tonk Woman", ils enchaînent avec des succès des années '60 dont "19th Nevous Breakdown" et "Get Off My Cloud" Ceux qui craignaient que le départ de Mick Taylor et la décision de Keith Richard de laisser sa place comme ""lead guitarist" ne laissent un vide au sein du groupe, ont vite été rassurés par le jeu particulièrement brillant de Ron Woods qui, contrairement à ce que plusieurs pensaient, s'est très bien intégré au groupe. De toute façon, Keith Richard n'a pas laissé tomber ses "fans" venant quelquefois apporter sa contribution comme soliste. Mais c'est quand même Woods qui joue la majorité des solos, faisant même un numéro avec Jagger durant "Star Star" Ceux qui s'en sont étonnés n'étaient pas au bout de leur suprise. Car en plein milieu de "Star Star" l'érection d'un pénis en éjaculation, d'une hauteur de quinze pieds, en a jeté plusieurs en bas de leur chaise C'est tout un spectacle que de voir Mick Jagger escalader cet énorme monstre, de se le passer entre les jambes, pour finalement le faire disparaître par une trappe en plein centre du "stage" trappe d'où il était sorti.

Si on peut dire que Ron Woods "fittait" bien et que Keith Richard a fait honneur à sa réputation, on peut en dire autant de tous les autres. Charlie Watts et Bill Wyman sont toujours fidèles à leur image. Ce sont des musiciens hors pair, et s'ils ne sont pas aussi spectaculaires que les autres, ils n'en demeurent pas moins le reflet de toute la génération qui les acclame, et le symbole de la perfection dans leurs instruments respectifs. Pour ce qui est de Ollie Brown, il appuie très bien Charlie Watts par ses percussions. Il en va de même pour Billy Preston. Ceux qui l'ont déjà vu en spectacle savent de quoi il est capable. C'est un "showman" dont la réputation n'est plus à faire. D'ailleurs, plusieurs lui ont reproché d'avoir volé la vedette à George Harrison lors de la dernière tournée de celui-ci Mais les Rolling Stones ne sont pas George Harrison et Cie, et ce n'est pas tous les Billy Preston du monde qui vont se mettre en évidence durant leur spectacle. Cependant, Billy est un excellent organiste et même si son rôle, au cours de cette tournée, n'est qu'un rôle d'appui, il s'en acquitte très bien. On lui donnera cependant l'occasion de jouer deux de ses compositions pour remettre de l'ambiance après que les Stones auront joué quelques-uns de leurs morceaux plus tranquilles, question aussi de donner un "break" à Jagger et à Watts qui cédera sa place à Brown pour ces deux pièces. Auparavant, les Stones auront joué "Gimme Shelter", "Can't Always Get What You Want" "Fingerprint File", au cours duquel Bill Wyman traverse du côté droit pour aller aux claviers. Il est aussi à remarquer que c'est la seule pièce au cours de laquelle Jagger joue de la guitare, et il en semble passablement gêné dans ses mouvements.

Après "Angie", Jagger cède la place à Preston, qui y va de deux de ses compositions et, fidèle à lui-même, il soulève la foule, qui depuis quelques pièces, semblait avoir été endormie par la chaleur devenue accablante. Puis, durant la deuxième pièce de Preston, alors que celui-ci exécute son pas de danse typique, c'est le retour de Jagger, qui apparaît au centre du "stage", par la trappe centrale, et en ascenseur, et il entraîne aussitôt Preston dans une danse exubérante, à la grande satisfaction de la foule.

LA FOLLE ASCENSION

C'est ensuite l'escalade finale. La folle ascension qui commence avec "Brown Sugar", sous le chahut de la foule enfin sortie de sa torpeur. Et, sans un instant de répit, "Midnight Rambler", avec du grand Mick Jagger. Et pour finir, dans une folie indescriptible, "Jumpin' Jack Flash" au cours duquel, pour tenter de dissiper un tant soi peu la chaleur ambiante, Jaggger aspergera lui-même de même que les spectateurs des premières rangées, de pleines chaudières d'eau; le tout couronné par l'apparition d'un immense serpent traîné par Jagger et Preston, et crachant des conféties partout dans la foule. Et finalement, Jagger se prosternant devant son public, l'idole adorant ses adeptes.

Décrire l'atmosphère de cette finale appartient plus au domaine des sens qu'à celui de la littérature. Cependant, il est concevable que, malgré tout, l'organisation de la tournée ait été désappointée de la pauvreté de la réaction du public torontois. En effet, on n'a rien vu de ce délire, de cette atmosphère d'émeute qui entoure habituellement le passage des Stones dans une ville. Néanmoins, si tel a été le cas, le spectacle n'en a été nullement diminué, et c'est tout à l'honneur des Stones. Car donner un spectacle en se laissant emporter par une foule en délire est chose assez aisée, mais demeurer survolté devant un public amorphe, c'est un exploit dont seuls les Rolling Stones, le meilleur "rock band" au monde (encore), sont capables.

JACQUES LANDRY ET YVES THERIAULT

N.D.L.R. Vu que nous avions délégué plusieurs journalistes au récent show des Stones à Toronto, nous avons cru bon faire profiter nos lecteurs de cette deuxième critique du spectacle, la première ayant parue dans notre édition précédente.

wea

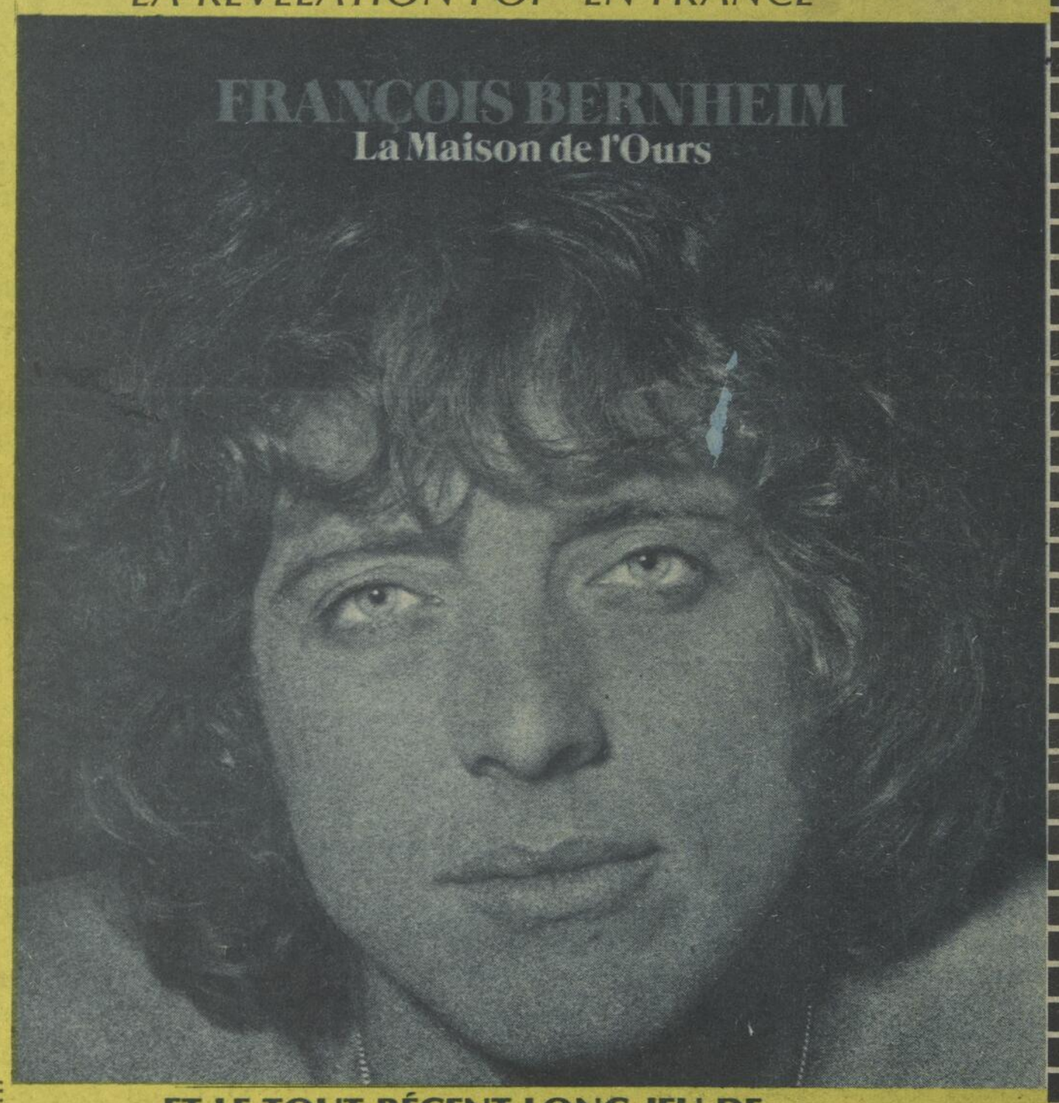
vous offre en primeur

"LA MAISON DE L'OURS"

de

FRANCOIS BERNHEIM

LA RÉVÉLATION POP EN FRANCE



pop rock
Jeunesse

En collaboration avec

wea

vous offre ces deux albums

plus un autre l.j. offert dans le coupon

ainsi qu'un abonnement d'un an à Pop-Rock

(VALEUR DE PLUS DE $30.00)

pour la modique somme de $12.50

FRANCOIS BERNHEIN

Répondait à cette question: "Mais alors, pourquoi se lancer dans la mêlée quand on est producteur heureux, un technicien aguerri? pourquoi remettre en question un nom qui "fait le poid" dans le monde du Show Bizz?

Parce que j'ai envie, une envie physique, de scène, de lumières, de spectateurs, d'auditeurs... J'ai envie de comprendre et être compris du public. Je voudrais qu'il y ait entre lui et moi une grande histoire.

Le dernier LJ de BARRABAS est fantastique. Une agréable façon de passer un été rafraichissant.

EN PLUS POP ROCK OFFRE UN AUTRE LONG JEU QUI EST LISTE DANS LE COUPON

La quantité étant limitée, s.v.p. numérotez votre choix. Nous ferons tout pour vous envoyer celui qui vous intéresse le plus.

ET LE TOUT RÉCENT LONG-JEU DE

BARRABAS

- ☐ STANPEDERS (fron de Fire)
- ☐ PAGLIARO
- ☐ DAVID BOWIE (live)
- ☐ LOU REED

NOM .....

.....

ADRESSE .....

.....

VILLE OU VILLAGE .....

.....

code postal .....

REÇU LE
15 JUIL. 1975
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
DU QUÉBEC

BERNHEIM, BARRABAS 24/7/75

ENVOYEZ VOTRE CHÈQUE OU VOTRE MANDAT DE POSTE AU DÉPARTEMENT DES ABONNEMENTS POP ROCK

a/s Productions G.L. Enr.
8381 Haut D'Anjou
Montréal 437